

La cacomonade: histoire politique et morale / traduite de l'allemand du Docteur Pangloss, par le docteur lui-même, depuis son retour de Constantinople. [By S.N.H. Linguet].

Contributors

Linguet, Simon Nicolas Henri, 1736-1794

Publication/Creation

Cologne [i.e. Paris] : [publisher not identified], 1766.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/gp9uumf5>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







33709/A

roy
hs

Voina
Conte d'Y.

by
Simon Nicolas Henri LINGUET

LA

CACOMONADE.

5

par L'inguet



LA
CACCOMONADE

47128

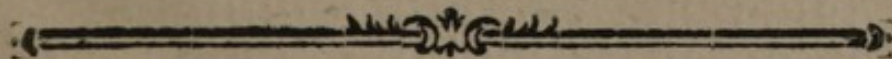
LA
CACOMONADE:
HISTOIRE
POLITIQUE ET MORALE,

TRADUITE

*De l'Allemand du Docteur PANGLOSS,
par le Docteur lui-même, depuis son
retour de Constantinople.*



A COLOGNE.



M. DCC. LXVI.

L A

CACOMONADE

HISTOIRE

POLYGRAPHIQUE

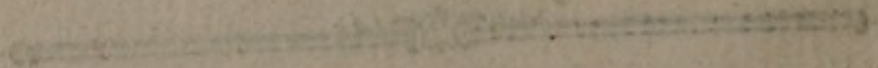
TRAITÉ



De l'Allergie du Docteur P. A. ...
par le Docteur ...
reçu le ...



A COLOGNE



M. DCC. LXXXI



AVERTISSEMENT

DES LIBRAIRES.

IL existe dans le monde deux sœurs fameuses qui y régnerent avec empire. On se propose ici de donner l'Histoire de l'une des deux. Le Lecteur n'aura pas de peine à deviner qui est celle dont on parle, quand il saura que celle dont on ne parle pas, se nomme ordinairement parmi nous *petite vérole*.

Celle-ci a pris les devans en *Europe* de temps immémorial. L'autre ne s'y est établie que bien des siècles après. On peut cependant les croire jumelles, & à peu près de la même an-

viiij *AVERTISSEMENT*
cienneté que le monde. Il est
vraisemblable qu'à leur naissan-
ce elles se partagerent l'Univers
en même-temps que *Noé*. L'une
tourna à droite, l'autre à gau-
che. Elles allerent avec les fils
de ce Patriarche s'établir dans
les lieux déserts, qui ne deman-
daient que des Habitans.

La petite prit pour elle le
plus grand morceau. Elle s'ap-
propria tout l'ancien Continent.
l'Afrique, *l'Asie* & *l'Europe*
tomberent sous sa dépendance.
Sa principale occupation fut d'y
gâter les figures. Elle s'y appli-
qua sur-tout à faire la guerre à
la Beauté.

L'autre eut d'abord moins
d'ambition; elle se contenta de
régner dans l'Amérique: elle
s'y confina avec les serpens,
les reptiles de toute espèce qui

désolent cette belle partie du Monde ; mais ce ne fut pas sur les visages qu'elle étendit son domaine. Elle attaqua directement ce qui rend la beauté utile ou précieuse.

Elles vécurent ainsi plus de cinq mille ans , isolées chacune dans son département. Ce ne fut qu'au quinzième siècle qu'il leur prit envie de se rendre visite par la commodité des flottes Espagnoles. Il faut qu'elles n'ayent pas eu lieu de s'en repentir. Depuis ce temps elles paraissent avoir pris le parti de ne plus se quitter. Elles sont convenues de mettre leurs trésors en commun. Elles dominent indistinctement & sans jalousie sur les quatre parties de ce bas Monde , *où tout est bien* , comme le démontre une foule d'illustres Phi-

X *AVERTISSEMENT*
lofophes. L'accommodement
des deux fœurs a fait une aug-
mentation à la masse du bien
général; mais il faut avouer qu'il
en a résulté quelques maux par-
ticuliers.

C'est à les adoucir, à les
supprimer même en partie, que
l'Auteur de cet Ouvrage a paru
s'appliquer: nous avons cru en-
trevoir qu'il en indiquait des
moyens aussi sûrs que faciles;
& l'on en concevra une bonne
idée, quand on sçaura que cet
Auteur est Monsieur le Docteur
Pangloss, l'Aumônier de Mon-
sieur le Baron de *Tunderthen-*
tronch, & l'Instituteur de *Can-*
dide.

Tout le monde sçait ses avan-
tures; mais personne ne con-
naît ses Ecrits. On n'ignore pas
qu'il a été fouetté, ainsi que son

Eleve , & de plus pendu par ordre de l'Inquisition. Ses malheurs sont devenus immortels , graces à la plume du célèbre *M. Ralph* , son Confrere en Métaphysique. Mais on ne se doutait pas qu'il eût eu la démangeaison ou le temps de devenir Auteur. C'est cependant une vérité incontestable. Voici une de ses productions qui nous a paru digne de fixer les regards du Public.

Il est difficile d'en assigner la date au juste. Il est assez probable cependant que le Docteur l'a composée pendant son séjour chez l'Anabatiste *Jacques* (a). Ce fut sans doute dans cette retraite salutaire que M.

(a) Voyez *Candide* ou l'Optimisme , chap. 4.

Pangloss s'occupa à méditer sur la cause dont il ressentait les effets. Il était plein de son sujet, & il s'amusa à mettre sur le papier les réflexions frappantes que lui suggérait son état. Il y perdit, comme on sçait, un œil & une oreille. Mais il conserva son Manuscrit, & cette pièce précieuse a depuis échappé à toutes les traverses qui ont agité la vie de ce grand Philosophe.

Elles ne se sont pas bornées, comme on pourrait penser, à l'époque qui termine l'Histoire de *M. Ralph*. L'association laborieuse que le besoin avait formée entre tous les Compagnons de *Candide*, dura peu. La prudente *vieille* était le lien de la compagnie : elle mourut, & l'établissement auquel sa sagesse

avait tant contribué , s'évanouit avec elle.

Cunegonde , privée de ses conseils , ne fit plus que des sotises. Elle finit par s'embarquer avec un Corsaire qui allait croiser sur la Méditerranée , à la hauteur de *Barcelonne*. Bientôt après *Candide* s'éclipfa , accompagné du seul *Martin* , moins sans doute pour aller chercher sa femme , que pour se distraire du chagrin de l'avoir épousée.

Frere *Giroflée* s'était fait Janissaire quelque temps auparavant. *Pangloss* partit avec *Paquette* , dans le dessein de suivre son Eleve & de le consoler , s'il pouvait le rejoindre. La petite métairie resta en propriété au seul *Cacambo* , qui depuis , sur le rapport du Caimacan de Constantinople , a été fait Visir du

XIV *A*VERTISSEMENT

Banc, & que cette dignité n'a pas empêché de se retrouver, comme ses maîtres, exposé à de nouvelles infortunes.

Le Docteur & sa Compagne avaient pris une faïque pour les conduire à *Smirne*, où ils comptaient trouver quelques vaisseaux pour revenir en *Europe*, dans l'espérance que *Candide* aurait choisi cette route. Malheureusement, sur les bords de la *Propontide*, *Paquette* avait recouvert de l'embonpoint & des couleurs. Elle attira l'attention du Patron. Ce Musulman fidèle lui trouva la blancheur du lys & la fraîcheur de la rose. Il la prit pour une Circassienne échappée de quelque Serrail. Il eut du regret de contribuer à remettre tant de charmes à la discrétion des Incirconcis. Au lieu de la

débarquer à Smirne, il la transporta en Egypte, où il la vendit mille sequins au Bacha du Caire.

Pangloss, par un déguisement fort ingénieux, & tout-à-fait digne de l'Ecole de *Leibnitz*, trouva moyen de l'enlever. Ils parcoururent depuis toute l'Asie. Ils furent conduits par l'enchaînement des circonstances, jusqu'à la Chine, où ils retrouvèrent le frere de Cunegonde, M. le Baron de Thunderthentronck, toujours fier, toujours Jésuite, & exerçant des Arts utiles, comme on verra dans le cours de cet Ouvrage. Enfin, après une infinité de nouvelles courses, & de séparations plus ou moins fâcheuses, ils se rejoignirent à Paris. Paquette s'y donna un nom Indien. Avec

xvj *AVERTISSEMENT*

cette ressource, & la curiosité qu'elle inspirait, elle fit en peu de temps fortune, quoique les voyages l'eussent un peu brunie.

Elle n'oublia pas dans sa prospérité M. Pangloss. Elle le soutint jusqu'à sa mort, qui arriva le 11 Décembre de l'année dernière. Il avait assez rapidement appris le Français, & traduit lui-même en cette langue l'Ouvrage que nous publions. Il l'avait dédié, comme on va le voir, à sa bienfaitrice qui nous en a remis le Manuscrit.

On a trouvé dans ses papiers beaucoup d'autres mémoires en assez bon ordre. Ils contiennent tous ses voyages depuis son départ de Constantinople. Mademoiselle Paquette a pris soin elle-même de les faire passer par

DES LIBRAIRES. xvij
des mains sûres à M. Ralph ;
& nous sçavons , à n'en pas
douter , que ce Sçavant s'occu-
pe en conséquence à composer
une seconde partie de l'Opti-
misme , qui ne tardera pas à
voir le jour. Nous profitons vo-
lontiers de cette occasion pour
défabuser le Public à ce sujet.
On a mis à la tête de quelques
Editions furtives de l'Optimisme,
que M. Ralph était mort. On a
été jusqu'à citer le lieu & l'année
de cet accident arrivé , dit-on ,
à Minden , l'an de grace 1759.

Ce sont assurément les en-
nemis de M. le Docteur qui
ont fait courir ce bruit. Ils ont
supposé qu'il avait fini ses jours
sur un champ de bataille , sans
doute pour insinuer qu'il était
mort de peur. Cette nouvelle
est fausse. L'immortel M. Ralph

xviii *AVERTISSEMENT*
est encore plein de vie , en dépit
de ses envieux. La publication
de la seconde partie de son Ou-
vrage en fera la preuve. Il n'at-
tend , pour la faire paraître , que
les Cartes Géographiques dont
il veut l'accompagner. C'est une
précaution qu'il regrette beau-
coup de n'avoir pas prise pour
la première Partie.

Le Public va juger du mérite
du Docteur Pangloss , en qua-
lité d'Ecrivain. Nous ne dou-
tons pas que cet Ouvrage ne
soit trouvé digne de sa réputa-
tion. Nous n'avons été allarmés
d'abord que par le sujet. M.
Ralph a articulé sans scrupule
le nom du fruit qu'avait tiré son
Héros de ses leçons de Physi-
que expérimentale. Mais quand
celui-ci eut lui-même acquis une
parfaite connaissance du Fran-

DES LIBRAIRES. XIX
çais ; quand il eut vu de près les bizarreries & la fausse délicatesse de cette langue, il n'osa jamais prendre sur lui, à ce qu'on nous a assuré, de hasarder la même licence que son Historien. Il chercha des circonlocutions, & donna à son Livre le titre honnête que nous lui avons conservé.

On y reconnaît le zèle du Précepteur de Candide, pour la doctrine du plus profond Métaphysicien de l'Allemagne. Le mot seul de *Monade* rappelle la gloire de son Inventeur, & la soumission de ses Disciples. Si le défunt Amant de Mademoiselle Paquette a imaginé d'y joindre l'épithète de *Caco*, qui vient, comme on voit, du Grec *κακος*, qui signifie *méchant*, *incommode*, c'est une marque de

XX AVERTISSEMENT, &c.
la subtilité de son esprit, & de
la rectitude de son jugement. En
effet, de toutes les *Monades*
de Leibnitz, il n'y en a point
de plus fâcheuse que celle-ci,
& l'épithète est sans difficulté
d'une justesse admirable.



 TABLE

DES CHAPITRES.

<i>A</i> VERTISSEMENT des Libraires,	page vij
<i>E</i> pitre à Mademoiselle Thérèse-Julie-Clémentine Paquette.	I
CHAPITRE PREMIER. De la Nature de la Cacomonade.	12
CHAP. II. Du principe de la Cacomonade.	17
CHAP. III. Si nous sommes en droit de nous plaindre de la Nature, en réfléchissant aux maux que nous cause la Cacomonade.	24
CHAP. IV. Si les Anciens ont connu la Cacomonade.	28
CHAP. V. Si Job a eu quelque relation personnelle avec la Cacomonade.	35
CHAP. VI. Si la lépre était la même chose que la Cacomonade.	40

CHAP. VII. *Si des Statuts donnés par une grande Reine à une Maison Régulière, peuvent détruire l'assertion précédente sur l'époque de la Cacomonade.* 47

CHAP. VIII. *Introduction de la Cacomonade en Europe & en France.* 60

CHAP. IX. *Différens Voyages de la Cacomonade.* 65

CHAP. X. *De l'origine des Perruques.* 71

CHAP. XI. *Ressources dont on se sert contre les attentats de la Cacomonade, & pourquoi ce ne sont pas les Médecins qui entrent en lice avec elle.* 77

CHAP. XII. *Dialogue entre un Mandarin & M. le Baron de Thundertronck sur l'usage du vis-argent dans le cas dont il s'agit.* 86

CHAP. XIII. *Prodigieux progrès de la Cacomonade. Moyens à prendre pour s'en défaire.* 102

CHAP. XIV. *Réponse à quelques objections qu'on pourrait faire contre*

T A B L E. xxiiij

les moyens de supprimer la Caco-
monade. 109

CHAP. XV. *Précautions à prendre*
pour empêcher la rentrée de la Ca-
comonade , & Conclusion de cet Ou-
vrage. 115

Fin de la Table.

177

T A B L E

les noms de personnes et de lieux

178

C. de la République et de la

de la République et de la

de la République et de la

179

de la République et de la

de la République et de la

180

LA



LA
CACOMONADE.

ÉPITRE

*A Mademoiselle Thérèse-Julie
Clémentine PAQUETTE.*

Vous l'exigez donc, Mademoi-
selle : il faut absolument que je vous
immortalise. Vous voulez que ma re-
connaissance fasse passer votre nom à
la postérité. Vous avez trouvé dans un
gros Livre de Philosophie, imprimé
de nos jours, que les Phrinès, les
Aspafies, valaient bien les Socrates
& les Platons. Ce propos galant vous
a enflé le courage avec justice.

Aspafie n'était probablement pas

A

si belle que vous. Phrinè avait moins de graces & d'adresse. Vous tournez les têtes à Paris , comme elles le faient à Athènes ou à Thebes. Ainsi ce n'est pas sans raison que vous vous croyez héritière de ces beautés célèbres. Vous voulez succéder à leur gloire, comme à leurs talens ; à leur réputation , comme à leurs succès.

L'une donnait , comme on sçait ; des leçons d'éloquence aux Philosophes de son temps. Elle leur apprenait à manier délicatement les esprits. Le fameux maître d'Alcibiade étudia sous elle. Il ne rougissait pas d'avouer combien il lui avait d'obligations. C'est d'elle que Socrate recevait les préceptes admirables , qu'il avait soin d'inculquer ensuite à son jeune Disciple.

L'autre voulait que ses Amans , en se présentant , lui remissent entre les mains une pierre bien dure. C'était là le signal auquel sa porte s'ouvrait. Elle en conservait même , dit-on , soigneusement les modèles. De cet amas prodigieux elle fit bâtir , pour

l'amusement de sa vieillesse, une pyramide fort élevée ; & les Voyageurs ont mis, avec raison, ce monument au rang des sept merveilles du Monde.

Pour vous, Mademoiselle, vous n'enseignes point par des paroles à surprendre les cœurs. Si vous donnez des leçons de ce grand art, c'est à vos compagnes, & par des exemples. Vous n'exigez pas tout-à-fait une pierre de ceux qui recherchent vos faveurs. Ce n'est pas peut-être que vous soyez moins curieuse qu'une autre de pyramides, ni moins propre à les faire élever ; mais les usages & le climat sont différens en France & dans la Grece.

L'Attique, la Béotie, étaient des Pays arides & stériles. Les pierres y croissaient abondamment. Une jolie femme n'avait qu'à avancer la main pour en trouver. Les marbres, si l'on peut ainsi parler, s'élançaient d'eux-mêmes à sa rencontre.

Sur une terre plus heureuse, vous n'avez pas les mêmes ressources. Les

4 LA CACOMONADE.

pierres s'éclaircissent tous les jours dans Paris & aux environs. La grande consommation qui s'en fait journellement dans les Palais de cette Capitale, en anéantit l'espèce. Si l'on n'y en transportait pas de temps en temps quelques-unes du fond des Provinces, il est à croire que cette Ville s'en trouverait bientôt entièrement dépourvue.

Vous vous conformez sagement, Mademoiselle, aux loix générales & indispensables de la Nature. Au lieu de vous opiniâtrer à combattre sa faiblesse, vous ne vous occupez que de ce qui peut vous en dédommager. Vous tenez les hommes quittes de la pierre, pourvû qu'ils la remplacent par beaucoup d'or.

Vous vous arrangez d'ailleurs de façon à n'y rien perdre. On sçait quel art vous mettez dans la combinaison des hommages que l'on vous offre. Personne n'ignore avec quelle intelligence vous en assortissez les différentes espèces. Vous imitez les Cabaretiers adroits qui, de plusieurs vins

médiocres , composent une liqueur excellente.

Vous coupez la faiblesse d'un Parisien avec la fermeté d'un Provençal , & la fadeur d'un Habitant du Marais avec la sève d'un Bourguignon. Vous mariez la mousse pétillante de la Champagne avec la chaleur de l'Amérique , & l'épaisseur de l'Allemagne avec la finesse de l'Italie. Corrigeant ainsi les défauts de chaque Nation par le mélange des vertus opposées , remédiant à l'insipidité des unes par le piquant des autres , vous réussissez à vous faire une suite de vie très-agréable , à vous procurer une continuité de plaisirs non interrompus.

Votre modestie veut bien épargner à la postérité les monumens de vos triomphes : mais s'il falloit calculer le nombre de ceux que vous auriez pu laisser , je crois que toutes les Phrénés de l'Antiquité ne songeraient pas à vous rien disputer. Voilà beaucoup de raisons pour vous croire au-dessus des Socrates anciens & modernes.

6 LA CACOMONADE.

Cependant , il faut l'avouer , tant de gloire est un peu balancée par des inconvéniens qui la déparent. Vous voyez arriver chez vous avec plaisir les trésors que l'avarice arrache dans les montagnes du nouveau Monde , & que la folie disperse sur les sofas de l'Europe. Vous ouvrez , comme Danaé , votre sein à cette pluie précieuse , dont vous connaissez si bien la valeur & l'utilité.

Malheureusement elle fait souvent germer dans l'ancien Continent certaines perfections que la Nature n'avait destinées qu'au Nouveau. Le Génois Christophe Colombo , nous en apporta précieusement le germe en 1493 , avec l'or de Saint-Domingue. Depuis ce temps elles ont pullulé avec une facilité admirable , & nous le sçavons bien.

De deux sœurs qui portent à peu près le même nom , la cadette semble avoir fait le plus de progrès. Elle ne cesse , depuis près de deux siècles , de travailler à étendre sa domination. C'est sur-tout par sa prodigalité qu'elle y a

réussi. Elle a, comme les Conquérans politiques, beaucoup gagné de terrain, en ne ménageant pas les présens.

Ce n'est pas qu'on en soit extrêmement avide dans le fond. Il y a peu de personnes disposées à les rechercher volontairement ; mais elle y joint, en les offrant, un attrait si séducteur, que les cœurs les plus défiants ont peine quelquefois à s'en préserver. On les accepte, sans presque s'en appercevoir ; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que, lorsqu'on vient à s'en trouver chargé, on n'est pas toujours le maître de s'en débarrasser.

On ne s'en débarrasse pas, même en les faisant circuler. Ils ont la faculté de se multiplier, sans affaiblir la source qui les produit. C'est ainsi qu'une bougie allumée peut servir à en allumer mille autres, sans rien perdre de son éclat, & du feu qui la dévore.

C'est-là sans doute, Mademoiselle, une terrible infortune. Vous voudriez bien qu'on pût y remédier. Je le désire

aussi de tout mon cœur. Cherchons-
en ensemble les moyens. Je consens
volontiers à vous en faire les hon-
neurs.

Les Courtisannes Grecques se sont
distinguées, l'une par les charmes de
son esprit, l'autre par les agrémens
de sa danse, une autre par ceux de sa
figure. Pour vous, je veux que votre
mémoire devienne éternelle par des
services rendus à l'humanité. On con-
naît assez votre complaisance pour
elle. On ne sera pas surpris que vous
ayez choisi ce chemin pour parvenir
à la gloire.

On en parle tant de cette huma-
nité ! La Philosophie de nos jours lui
donne un si beau lustre ! Vous la
voyez se développer avec tant d'é-
clat depuis Stokolm jusqu'à Lisbonne,
depuis les frontieres du Mogol jus-
qu'à Londres ! Nous venons de nous
battre avec toute la politesse & la
douceur possible, pendant sept an-
nées complètes. Dans cet intervalle,
il n'y a guères eu qu'un million
d'hommes coupés, percés, rôtis.

écrasés dans les batailles sur Terre ou sur Mer.

Les maladies, les fatigues, les Hôpitaux, n'en ont pas emporté plus de deux millions. Depuis Berlin sur la Sprée, jusqu'à Villa-Veilha, sur les bords du Tage, on ne compte pas tout-à-fait vingt mille lieues quarrées, ravagées en tout sens avec quinze ou vingt millions de créatures à deux pieds sans plumes, réduites par des Héros à la misere & au désespoir.

Nos recherches ne pouvaient paraître dans un temps où l'humanité eût fait plus de progrès. Il n'était pas possible de leur choisir des circonstances plus favorables. Hâtons-nous donc de les publier : n'attendons pas le retour de la Barbarie. A juger de ses fureurs contre le genre humain, par l'état où il se trouve dans un siècle de lumieres & de Philosophie, nous courrions risque de ne plus trouver sur la terre d'hommes pour nous entendre.

Pardonnez, Mademoiselle, si je ne m'adresse plus à vous dans le reste de

cet Ouvrage. C'est à vous que je le dédie : mais je le consacre à l'humanité. Il s'agit d'instruire les Peuples, & de guérir les erreurs des hommes. Il est question d'épurer le culte de Vénus, de chasser l'air dangereux qui remplit ses Temples, de purifier jusqu'à ses Autels.

En traitant des expiations nécessaires pour y parvenir, je ne parlerai plus de vous ; mais j'y penserai sans cesse. Je semblerai perdre vos charmes de vûe ; mais le sujet m'y ramènera toujours assez.

Je vais examiner soigneusement par quels moyens on pourrait parvenir à détruire la puissance de l'ennemie dont nous nous plaignons. Il ne sera pas mal de dire auparavant quelques mots de sa nature & de sa naissance. Il faudra remonter à son origine, & en donner l'histoire en abrégé. C'est un événement dont les médailles subsistent ; mais l'époque en paraît obscure. Il serait bien utile, bien glorieux de réussir à la fixer.

Au reste, vous ne serez ni surprise,

LA CACOMONADE. II

ni effrayée du nom de *Cacomonade*, dont je me suis servi pour travestir cette ennemie cruelle, que je n'aurais osé nommer autrement. Ce mot est tout grec à la vérité: mais la chose qu'il désigne est toute française, & même est assez faite aujourd'hui pour la bonne Compagnie. D'ailleurs vous êtes familiarisée avec le langage de Leibnits. Je vous ai enseigné ce que c'étoit qu'une Monade, dans le sens de cet homme incomparable. De votre côté, c'est vous qui m'avez appris à allonger ce nom par l'épithete de *Caco*, que je n'aurais jamais inventée sans vous. Vous m'entendrez donc sans difficulté, & je vais entrer en matiere sans inquiétude.



 CHAPITRE PREMIER.

De la Nature de la Cacomonade.

CE sont deux grandes & sublimes questions que ces deux-ci. Qu'est-ce que la Cacomonade ? D'où vient la Cacomonade ? Il y a long-temps que d'illustres Scavans en ont senti la profondeur & l'utilité. Ils se sont appliqués à les résoudre. Leurs travaux n'ont peut-être pas encore été suivis d'un succès bien brillant : mais du moins ils nous ont mis sur la voie. Il ne tient qu'à nous de marcher sur leurs traces dans le Pays qu'ils ont parcouru , & d'y aller plus avant qu'eux , si nous pouvons.

Des réflexions sérieuses leur ont appris que la Cacomonade étoit un *poison* (a). On n'est pas tout-à-fait

(a) [*Note des Libraires.*] Le Manuscrit porte un terme plus énergique, C'est celui qui est vraiment

d'accord sur le sens de ce mot ainsi appliqué. Mais quand on ne sçaurait avoir des idées claires, c'est beaucoup en toute espèce de science, que de trouver un terme qui ne signifie rien. On en a moins de peine à le faire cadrer avec tous les systêmes possibles. La Cacomonade est donc un *poison*.

De plus, ce poison est phlogistique, corrosif, coagulant & fixe (a). Il est phlogistique, parce qu'il cause des inflammations. En qualité de corrosif, il attaque la peau, & y fait naître des solutions de continuité. Comme coagulant, il arrête le cours des humeurs que la nature avait destinées à circuler en liberté. Enfin, c'est parce qu'il est fixe, qu'on a de

usité parmi les Maîtres de l'art. Nous le plaçons ici en cachette, & en dispersant ses membres de façon qu'on puisse le méconnaître, si l'on veut, V.I.R.U.S. Ceux ou celles qui ne voudront pas y jeter les yeux, seront les maîtres de le passer : ceux au contraire qui l'envisageront sans effroi, pourront le restituer par-tout à la place de poison.

(a) Voyer le sçavant Traité de M. A.... de *morbis venereis*.

la peine à le chasser. Voilà toute la théorie de la Cacomonade, développée par un de ses meilleurs Historiens. Elle est, comme on voit, claire, nette, intelligible.

Les Charlatans se sont mêlés quelquefois d'en donner une autre. Il en parut, par exemple, un célèbre à Paris en 1727. Il prétendait que toutes les infirmités humaines, & celle qui nous occupe, comme les autres, étaient produites par de petits animaux qui s'introduisaient dans le sang. Suivant son système, ce qu'on appelle remède, était un composé d'autres petits animaux, ennemis irréconciliables des premiers. Ceux-ci donnaient vigoureusement la chasse à leurs adversaires.

Ainsi le corps d'un malade était un champ de bataille. Il s'y faisait des prodiges de valeur. La fièvre y conduisait ses escadrons légers; la Cacomonade son infanterie coagulante. On voyait bientôt arriver la Faculté pesamment armée, avec des bataillons de quinquina ou de vif-argent.

Elle développait successivement les différens corps de cette milice redoutable. On combattait long-temps avec vivacité, jusqu'à ce que les animalcules du quinquina l'emportassent sur ceux de la fièvre, ou que les mites corrosives fussent chassées par les insectes métalliques, à moins que le champ de bataille, accablé par tant d'efforts, ne s'abîmât lui-même en terre, engloutissant avec lui les vainqueurs & les vaincus; ce qui arrivait le plus souvent.

Si cette idée n'était pas vraie, elle était du moins réjouissante. Mais la gravité des Docteurs-Régens l'a profrite. Fâchés de se voir réduits par elle à n'être plus que les Colonels d'un Régiment de rhubarbe ou de sené, ils ont fait main-basse sur toutes ces petites armées qu'on leur donnait à conduire. Ils ont mieux aimé rester chefs de quelques corpuscules aveugles, que de commander à des légions nombreuses & animées. Ils ont choisi de remettre au hazard l'harmonie dans les humeurs, avec des

instrumens tout matériels, plutôt que de l'y ramener en bon ordre, escortée de troupes actives & bien disciplinées. N'est-ce pas là préférer, comme on le leur reproche, l'inaction au mouvement, & la mort à la vie ?

On ne peut trop regretter ce système : il aurait donné lieu aux hypothèses les plus amusantes. La Métaphysique, la Physique, la Philosophie, la Médecine, en fournissent de plus absurdes, mais non pas de plus agréables. Il faut bien pourtant se consoler de sa perte. Il faut s'en tenir, avec une foule de grands hommes, à sçavoir que la Cacomonade est un poison corrosif, coagulant, phlogistique & fixe.



CHAPITRE II.

Du principe de la Cacomonade.

Nous ne sommes pas aussi bien instruits sur l'origine de la Cacomonade, que sur sa nature. Nous connaissons l'effet mieux que la cause. Il est certain que le premier ne résulte aujourd'hui que de la communication avec une personne imprudente ou malheureuse. Nous n'en apportons point le germe en naissant. La Nature ne nous a donné que la propriété de le recevoir.

Il faut bien pourtant qu'il se soit une fois produit de lui-même dans le premier homme qui s'en est trouvé saisi. Dieu sans doute, en créant Adam, ne l'en a pas gratifié de sa main. L'Être suprême, en le formant pour la génération, lui en remit les organes aussi sains, aussi parfaits que sa compagne pouvait le désirer.

Si depuis il y est arrivé de l'altération, c'est vraisemblablement quelque malheureux individu de sa postérité qui en aura eu les prémices. Mais quelle peut avoir été la cause de ce développement singulier? Est-ce l'air? Sont-ce les alimens, ou l'abus du plaisir?

Le climat des lieux qu'on regarde comme la patrie de la Cacomonade, n'est pas plus mal sain que celui des contrées où elle ne s'est glissée qu'à l'aide des hommes. Leurs productions, loin d'être dangereuses, font pour nous une ressource sûre dans bien des maladies. Quant au libertinage, il ne naît guères que du luxe & de l'opulence. Or ces deux fléaux de notre espèce étaient certainement ignorés dans le Pays où nous avons été chercher le fléau qui les suit souvent, & les punit dans le nôtre.

Ces trois causes sont pourtant les seules qui puissent avoir influé sur sa naissance. Chacune d'elles a trouvé de zélés défenseurs. Les uns ont dit que l'air seul avait suffi pour produire dans

l'Isle Hispaniola le venin qui attaque aujourd'hui la génération par-tout ailleurs. Mais il est clair qu'ils se sont trompés.

Depuis deux cens ans & plus, l'expérience prouve qu'à Saint-Domingue ce fruit ne se recueille & ne se seme pas autrement qu'en France. Il y croît, comme ici, au milieu du plaisir. On y conserve un sang libre & pur, tant qu'on se contente de respirer l'air frais. S'il avait pourtant quelque qualité contagieuse, elle se ferait sentir depuis la conquête aux Européens, ainsi qu'aux Naturels du Pays. C'est ce qui ne se voit pas. Ce système n'est donc pas recevable.

D'autres ont prétendu que cette propriété était spécialement attribuée aux Antropophages, à cause de leurs alimens, comme si la chair humaine était par elle-même un poison. Les Peuples qui font ou qui fournissent de ces festins peu polis, sont bien plus rares qu'on ne l'imagine. Leur façon de vivre doit d'ailleurs les rendre très-robustes, & par conséquent très-sains.

Il est donc absurde de penser que leur chair, en passant par l'estomach de leurs ennemis, puisse y prendre la vertu de les empoisonner.

Ce ferait une vengeance assez permise : mais on ne se venge point, quand on a été mis à la broche. Pour que le gigot d'un Caraïbe eût pû occasionner de longs remords aux honnêtes gens qui s'en régalaient, il aurait fallu que les parties voisines n'eussent pas été en bon état ; ce qui, comme on voit, ne résoud pas la difficulté.

Un habile Médecin, dans un gros Livre sur ces matieres, a embrassé le troisiéme systéme. C'est, suivant lui, l'excès des plaisirs dans les Pays chauds, & le peu de choix dans les momens propres à les goûter, qui ont introduit la Cacomonade sur la terre. Il raconte à ce sujet des particularités fort curieuses.

» Les femmes au Royaume de
 » Melinde, dit-il d'après Taver-
 » nier, sont si dangereuses une fois
 » par mois, que si un Européen a le

» malheur de s'arrêter à l'endroit où
 » l'une d'elles aurait *pissé* dans ce
 » temps fatal, il en attrape la fie-
 » vre, des maux de tête, & quel-
 » quefois la peste ». J'avoue qu'en
 lisant ce passage, j'ai fait des souhaits
 ardens pour qu'il ne prît jamais à
 une femme de Mélinde envie de s'ar-
 rêter sous ma fenêtre.

Heureusement M. A. même en
 citant ce trait, avoue qu'il ne con-
 vient pas à nos climats ; mais il n'en
 persiste pas moins à croire qu'il doit
 y avoir une relation très-intime entre
 l'origine de la Cacomonade, & l'in-
 fluence pestilentielle de ces beautés
 basannées du Zanguebar. Il s'obsti-
 ne à soutenir que celle-ci a été la
 raison suffisante de l'autre. On peut
 voir dans son Ouvrage même avec
 quelle force & quelle justesse il en
 raisonne.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est
 qu'en faisant de pareils systêmes, on
 parvient à chasser la Cacomonade,
 comme si les mots barbares avec
 lesquels on la définit, signifiaient

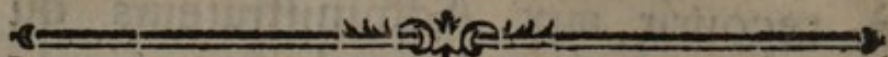
des vérités lumineuses & incontestables.

C'est ainsi qu'on calcule les éclipses, en regardant les planettes comme de petites parcelles échappées du soleil, quand, au temps de la création, il fut froissé par une grosse comete. C'est ainsi qu'on profite de la bouffole, en expliquant les déclinaisons de son aiguille par un tourbillon magnetique qui l'enfile par un bout. C'est ainsi qu'on ne laisse pas que de digérer & de faire un bon chyle, en disputant pour sçavoir s'il est produit par dissolution ou par fermentation, ou par trituration.

Nous avons beau faire, il faut l'avouer, les progrès même de l'esprit humain en tout genre, en marquent les bornes. C'est une vérité au-dessus des disputes; mais quoiqu'elle soit évidente, il ne faut pas laisser, tout en la méditant, de consulter l'Almanach, quand on veut sçavoir le lieu du soleil, & la bouffole, quand on se trouve hors de la vûe des côtes. Il ne faut pas hésiter à remplir

son estomach, quand on a faim, ni
à recourir aux Administrateurs du
vif-argent, quand on s'apperçoit de
quelque similitude entre notre climat
& celui de l'Amérique.





CHAPITRE III.

Si nous sommes en droit de nous plaindre de la Nature, en réfléchissant aux maux que nous cause la Cacomonade.

SI quelque chose peut donner en apparence aux hommes le droit de murmurer contre la Nature, c'est sans doute ce fléau dont elle les accable. Elle l'a annexé à des plaisirs dont elle fait dépendre la continuation de leur espèce. A côté du plus grand de tous les attraits, elle a placé le plus grand de tous les dangers. Elle nous met ainsi dans l'alternative, ou de ne point remplir ses vûes, ou de craindre toujours d'être punis pour les avoir remplies.

Dans les autres sensations agréables, elle n'a du moins attaché le châtiment qu'aux excès. Le vin ne fait mal à la tête que lorsqu'on en
boit

boit trop. On n'a point de douleurs à l'estomach, quand on mange sobrement. La vûe n'est blessée que quand on la fixe sur des objets trop brillans.

Mais l'organe le plus nécessaire & le plus précieux, celui qui donne à l'homme un des droits de la divinité, est aussi précisément celui dont l'usage, même modéré, peut amener le plus de regrets & de remords. Il ne faut qu'un instant pour empoisonner la vie la plus réglée.

L'Etre suprême, disent les Poëtes, a près de lui le bien & le mal dans deux tonneaux. C'est là qu'il puise à pleines mains, suivant son caprice, les présens qu'il distribue à notre petite fourmilliere. La Cacomonade était sans doute la lie du mauvais tonneau; & le jour que Jupiter nous la donna, il vuida l'une de ses futailles.

Il faut pourtant jeter un coup d'œil sur l'Histoire, avant que d'accuser la Nature d'injustice. Si cette mere tendre avait eu dessein de nous épargner

le fléau dont nous gémissons ; si elle s'était appliquée à le cacher dans un petit coin de terre inconnue ; si elle avait mis entre nous & cette terre funeste quinze cens lieues de mers orangeuses ; si elle s'était appliquée à nous ôter tous les moyens imaginables d'y arriver : nous lui devrions de la reconnaissance pour des précautions si sages & si affectueuses.

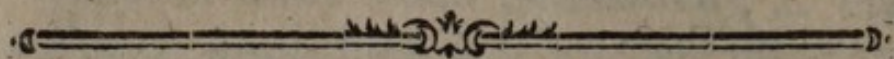
Si ensuite notre inquiétude seule avait rendu ces précautions inutiles ; si à travers des obstacles presque invincibles , nous étions parvenus à la coupe amère qui enfermait le poison dont elle nous écartait ; s'il était vrai que nous nous fussions hâtés d'y tremper les lèvres , malgré les objets effrayans qui devaient nous en éloigner : la Nature ne mériterait sans doute aucun reproche de notre part.

Nous serions seuls coupables d'avoir violé ses ordres. Nous serions justement punis pour avoir découvert un secret que son indulgence voulait nous cacher. Or c'est ce que l'Histoire nous apprendra. Nous y

verrons peut-être la justification de la Providence.

Le récit des événemens passés nous montrera combien elle avait craint pour nous les infortunes qui nous accablent. Nous serons obligés de convenir que pour nous rendre aussi malheureux que nous le sommes, il a fallu la forcer dans ses derniers retranchemens. Nous avouerons que ses soins auraient suffi pour établir notre repos, si notre audace en tout genre n'allait plus loin que sa bonté.





CHAPITRE IV.

Si les Anciens ont connu la Cacomonade.

ON s'est beaucoup fatigué à chercher l'époque précise de cet événement. La Cacomonade a exercé la patience & la sagacité des Commentateurs en plus d'un sens. Il y en a qui attribuent aux Grecs & aux Romains l'honneur de nous l'avoir transmise. Ils la voyent passer, par des lignes droites, d'Asie en Europe, d'Athènes à Rome, d'Italie en France.

Ils lui supposent différens masques dont elle s'est servie successivement, jusqu'à celui qu'elle montre de nos jours. Il faudrait, suivant leur système, qu'elle s'en fût bien trouvée : car elle le porte depuis trois siècles, sans qu'il paraisse trop usé. Mais cette opinion n'est pas admissible, il faut l'avouer. On voit évidemment que

les Anciens, plus heureux & plus sages que nous, ou du moins plus fidèles aux vûes de la Nature, n'ont jamais essuyé le châtiment que nous souffrons.

Homere est exact jusques dans les minuties. Il a placé dans son Poëme tout ce qu'il sçavait de Médecine, d'Anatomie, de Géographie, de Physique. Il nous apprend qu'on fesoit de son temps une boisson délicieuse, avec du fromage rapé dans du vin. Il parle souvent de Vénus. Il raconte comment Diomedé la perça d'un grand coup de lance. S'il avait connu à cette Déesse le secret qu'elle a depuis possédé en Amérique, il lui en aurait sans doute fait faire usage pour se vanger du Héros. Il aurait introduit le Dieu Mercure avec ses talonnières dorées, s'empessant d'apporter le remède.

Cette allégorie ne se ferait pas trouvée la moins ingénieuse de son Poëme. Elle aurait été d'autant plus juste, qu'en effet Mercure était du parti opposé à celui de Vénus. Peut-

on croire que ce divin Poëte eût manqué l'occasion de les faire combattre sur les bords du Simois, aux yeux des Grecs & des Troyens ? N'était-ce pas là vraiment le cas de représenter la Terre & la Mer ébranlées dans l'attente du succès, & la Nature entière partagée à la vûe d'un combat qui devait décider de son fort ?

Quel dommage qu'Homere n'ait pas pû faire en personne des expériences sur cette matiere dans quelque une des Isles Cyclades ! Il en aurait enrichi ses deux Poëmes. Madame Dacier aurait été intarissable dans ses notes sur cet objet intéressant. Une pareille fiction enchassée dans l'Iliade serait devenue, pour les Commentateurs des siècles passés & à venir, une source éternelle de scolies, de réflexions & de disputes instructives.

Il est clair qu'Homere l'aurait employée, s'il l'avoit pû. Si de son temps les Dieux ou les hommes avoient connu la Cacomonade, il en aurait

parlé. Son silence est une preuve incontestable qu'au siège de Troyes, & long temps après, Vénus était encore innocente; elle se laissait blesser & ne blessait pas.

Dans les siècles postérieurs, Hipocrate, & depuis, Galien ont vécu dans la même ignorance. Le vif-argent ne leur paraissait remarquable que par sa pesanteur & sa fluidité. Les Héros dont ils gouvernaient la santé, n'étaient pas plus sages que les nôtres. Ils étaient aussi lestes, aussi brillans. On nous a conservé le détail de leurs exploits en tout genre. Nous sçavons comment ils faisaient l'amour, comment ils maniaient leurs lances de fer. Mais nous ne voyons point qu'ils employassent l'autre métal auquel nos Guerriers ont si souvent recours.

César était sans contredit un grand homme. On l'appellait le mari de toutes les femmes, & la femme de tous les maris. Si ces noces passagères avaient été alors sujettes à quelque accident, peut-on croire qu'après en

avoir tant célébré, il se serait trouvé n'avoir gagné que l'épilepsie ?

On dit bien qu'Auguste se fesait souvent frotter devant le feu, ce qui pourrait être suspect : mais c'est avec une étrille qu'on le frottait, ce qui ne l'est plus. Il n'avait pas trouvé d'autre moyen pour conserver sa santé, & s'adoucir la peau, suivant le judicieux Suetone.

Ni Tibere, ni Caligula, ni Néron, ni tous ces prodiges de lubricité auxquels la maîtresse des Nations a été si long-temps soumise, n'ont jamais fait usage de l'argent en liqueur. On ne voit point de Poëte Grec ou Romain célébrer ses vertus. Ceux-mêmes qui se sont immortalisés par le libertinage, ne nomment aucune punition attachée à ses excès.

Ovide, dans son art d'aimer, indique tout ce qu'on peut craindre de la part d'une maîtresse. Il parle des dangers attachés au commerce d'une beauté volage. C'était-là sans doute le moment de placer la Cacomonade, si elle était parvenue jusqu'à lui. Ce-

pendant il n'en dit pas un mot.

Horace se fâche contre un ail qui lui avait piqué la langue. Aurait-il oublié de faire quelque imprécation en beau style contre le vif-argent, s'il en avait tâté? Il dit énergiquement, & sans détour, à une vieille, des horreurs que la politesse Française ne peut pas même imaginer; ne lui aurait-il pas souhaité la Cacomonade, si elle avait été de son temps en usage dans la bonne compagnie?

On peut en dire autant des Tibulles, des Catulles, des Gallus, qui chantant & fréquentant les mauvais lieux, en auraient sans doute déploré les périls, s'il y en avait eu. Ils partageaient paisiblement avec le Public les faveurs de leurs maîtresses. S'ils se plaignaient quelquefois de leur inconstance, ce n'était pas qu'elle eût jamais pour eux des suites désagréables.

Il est donc clair que les Corynnes, les Lycoris, les Lesbies, très-inférieures d'ailleurs aux *** , aux *** , leur étaient pourtant supérieures en un

point. Il ne fallait peut-être pas plus de peine pour les subjuguier : mais il en fallait moins pour les oublier. Quand on se rappelait leurs faveurs, on ne songeait qu'au plaisir de les avoir reçues. On ne cherchait point de spécifiques pour s'aider à en perdre la mémoire, & on ne voyait point de personnes secourables tapisser les murailles de Rome avec les affiches de leurs recettes.



 CHAPITRE V.

Si Job a eu quelque relation personnelle avec la Cacomonade.

NE pouvant faire honneur à cette Héroïne d'un commerce réglé avec les Héros de l'Histoire profane, on a tâché de l'en dédommager en la mettant aux prises avec ceux de l'Histoire sacrée. Un illustre Bénédictin lui a fait une généalogie bien respectable. Il lui suppose une alliance très-intime avec le célèbre Job, & la fait descendre de lui en ligne directe.

On ne se serait pas attendu sans doute à trouver ce trait de son érudition dans des Commentaires sur l'Écriture-Sainte : mais puisque le Disciple de Saint Benoît a pû sans scrupule traiter une pareille matière dans un livre tout édifiant, on doit me permettre dans le mien de discuter ses raisonnemens. Puisqu'un tel su-

jet n'a causé aucun scandale sous sa plume, & au lieu où il l'a placé, on ne doit pas être surpris de le voir ici où il se trouve bien plus naturellement.

Le sçavant Frere Dom Calmet a donc mis au rang des ancêtres de la Cacomonade le vertueux Job, qui en ce cas la tenait de sa femme, qui sans doute l'aurait tenue du diable. Mais, en vérité, c'est bien assez pour un si saint homme d'avoir eu une méchante femme. Pourquoi supposer qu'il ait reçu d'elle autre chose que des insultes?

Il est vrai qu'il était assis sur un fumier, & qu'il avait de l'embarras dans les humeurs. Il dit lui-même que sa chair est couverte d'*ulceres*, que sa peau est toute *desséchée*, que son sang est *coagulé* comme du fromage; ce qui, suivant M. A...., convient aux trois principaux symptômes dont il a fait la description.

Il est vrai aussi que pour consoler Job, trois de ses amis restèrent auprès de lui pendant sept jours &

sept nuits, sans dire un seul mot.

Il est vrai encore qu'après ce long silence, Eliphaz, un d'entr'eux, accuse indirectement son cher ami de s'être livré à l'iniquité, & d'avoir semé la douleur dont il recueille le fruit. Il lui reproche en termes figurés d'avoir aimé les maisons de boue, dont le fondement n'étoit pas propre, & d'y avoir attrapé quelque chose d'assez semblable à la *teigne*.

Tout cela ne prouve pourtant point que le diable ait été chercher, il y a quatre mille ans, un grain de Cacomonade en Amérique, pour en inoculer un pauvre homme de Caldée. On voit bien que la maladie de celui-ci étoit *corrosive, phlogistique & coagulante*: mais enfin il n'est pas décidé que ces trois caractères soient attachés exclusivement à une seule incommodité.

L'Historien de Job aurait-il oublié de parler du *venin*, s'il en avait été question? N'aurait-il pas désigné le siège de la maladie? Il nous apprend que le patient pansait ses plaies avec

des pots cassés. J'en appelle à tous ceux qu'une expérience suivie a éclairés de nos jours en pareil cas : je leur demande s'ils se sont jamais avisés d'employer une pareille charpie.

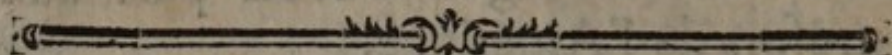
D'ailleurs Job ne paraît pas s'être exposé au châtement dont il s'agit. Ses intimes amis, en lui disant beaucoup d'injures, après leur consolation silencieuse, conviennent qu'il fesait peu d'accueil aux femmes sans maris, *viduas dimisisti vacuas*, par où l'on voit qu'il était homme à précautions.

Il s'écrie lui-même : où est le temps où je lavais mes pieds dans du beurre, où je mettais ma bougie sur ma tête, où en me voyant les jeunes gens se cachaiient de honte, où les vieillards se tenaient debout par admiration ! Si alors mon cœur s'est trompé sur une femme ; si j'ai tâché de me glisser par une porte appartenante à mon ami, que mon épouse devienne la...
..... d'un autre, & que tous mes voisins puissent..... ! Ce n'est point là sans doute le langage

d'un libertin digne d'avoir part aux tréfors de l'Amérique.

Ce qui peut avoir trompé le Commentateur, c'est que ce modèle de patience avoue que la pourriture est son pere, & que les vers sont sa mere & sa sœur. Le docte Bénédictin a cru sans doute que la Cacomonade pouvait trouver sa place dans une pareille famille. Mais ce n'est qu'une probabilité. Elle ne peut autoriser que des conjectures. Elle n'est point assez grave pour nous réduire à penser que Job ait jamais eu besoin de la liqueur des Barometres.





CHAPITRE VI.

*Si la lèpre était la même chose que
la Cacomonade.*

DES gens fort bien instruits de l'Histoire des Croisades, voyant avec quelle ardeur ces Guerriers impétueux avaient violé des filles Sarrafines sur les ruines de Jérusalem, & chagrins d'ailleurs de voir racourcir l'empire de la Cacomonade, ont imaginé d'établir son siège dans la Palestine. Ils ont voulu la confondre avec la lèpre, qui fut, comme on sçait, tout le fruit des expéditions édifiantes, mais cruelles, des 12^e & 13^e siècles.

La lèpre était une petite indisposition qui survenait à la peau. Elle en variait la teinte, sans la cicatrifer. Elle en parfemait la surface de larges couches de la plus belle couleur d'albâtre à la vérité, mais qui ne laissaient pas que de causer des démangeaisons

violentes , avec une forte envie de se gratter.

Elle n'a été connue ni des Grecs , ni des Romains , ni des Gaulois , ni des Germains , ni des Afiatiques , Perfes , Syriens , &c. Elle paraît avoir été la maladie effentielle de la Palestine. Les Habitans de ce Pays font les feuls que la Nature en ait avantagés elle-même , en leur laiffant le pouvoir de la communiquer aux Profélytes qui en feraient curieux , ainfi que la circoncifion.

Les Juifs avoient déjà l'ufage d'aller , tout en fe grattant , négocier dans les différenres parties du monde ; mais il paraît qu'ils n'y laiffaient que leurs marchandifes. Ils étoient dès-lors auffi malpropres , auffi ufuriers , auffi méprisés qu'ils le font aujourd'hui. Il n'y avoit qu'eux à qui la Religion fît un devoir de la propreté. Il n'y avoit qu'eux qui la négligeaffent ; & ce n'étoit auffi que chez eux qu'on trouvoit des hommes couverts de taches blanches , avec des chatouillemens.

Des mœurs contraires mettaient les

Etrangers à couvert des suites qu'aurait pû avoir un commerce réglé avec cette Nation. Les Romains, en brûlant le Temple, en égorgeant les Prêtres, en rasant Jérusalem, n'eurent point de part à ses démangeaisons. Le fréquent usage du bain, & la propreté dont ils faisaient grand cas, les en garantit.

Elles passèrent en Europe, quand nos ancêtres eurent été se laver dans le Jourdain. Ils allèrent se frapper la poitrine auprès de la montagne des Oliviers. Ils y restèrent peu, mais assez cependant pour acquérir l'habitude de se gratter, comme les enfans d'Israël. Ils revinrent en France tout couverts de palmes & de lépres.

Comme ils suaiient beaucoup, qu'ils se baignaient rarement, & que leur économie ne permettait pas de laver souvent les robes de gros drap dont ils se couvraient, ils transmirent longtemps à leur postérité la coutume de porter sur la peau des écailles couleur de lait, & de les froter déceimment avec le bout du doigt. C'était alors

la contenance des gens du bel air, comme aujourd'hui, d'ouvrir une tabatiere, ou de badiner avec une navette.

L'usage du linge devenu universel, a fait disparaître cette coutume précieuse. Elle ne se renouvelle que dans certaines incommodités passageres, telles, par exemple, que la G..... de la grosse espèce. On pourrait assez légitimement la soupçonner d'être une descendante de la lépre, ou du moins son alliée très-proche. Voilà ce que l'Histoire nous apprend de cette maladie, à qui les Croisades ont donné une grande vogue en Europe.

On ne peut guères, d'après les signes qui la caractérisent, la confondre avec la Cacomonade. Les taches blanches, les démangeaisons, ne vont point avec cette dernière. Elles ne paraissent pas l'avoir accompagnée jamais. Si celle-ci cause quelques chatouillemens, ils sont intérieurs & peu durables; si en se montrant au dehors, elle adopte quelque couleur, on sçait assez que ce n'est pas le blanc con-

facré par essence à la virginité.

D'ailleurs la lépre n'attaquait point la génération. Si elle ne la favorisait point, il est sûr du moins qu'elle ne lui faisait aucun tort. Il semble même qu'elle en fortifiât les organes. Il y avait dans ce temps-là des femmes qui portaient envie à celles des lépreux, & l'on voyait se vérifier le proverbe, *à quelque chose malheur est bon.*

On lit dans un Poëme rimé du 12^e siècle, ces deux vers :

*Felix atque ortu verè dicenda beato
Vivere quæ potuit leproso juncta marito.*

Ainsi, tandis que la Loi ordonnait de chasser ces pauvres gens de leur ménage, la Nature s'appliquait à leur rendre de quoi y rester avec honneur. Ce n'est pas la seule fois que les Loix & la Nature se soient trouvées en contradiction.

Un très-fameux Médecin a démontré par un beau raisonnement, que cet effet devait nécessairement s'en-

suivre de la lèpre. La Cacomonade n'a pas le même avantage à beaucoup près. On peut donc conclure qu'elles n'ont entr'elles rien de commun.

La seule ressemblance que je leur voie, c'est d'avoir été toutes deux transportées en Europe, après des expéditions aussi injustes que sanguinaires. Les Croisades & le ravage de l'Isle Hispaniola sont les époques des deux plus tristes fléaux dont l'espèce humaine ait été affligée en Europe depuis le péché originel. Il semble que la Nature ait donné exprès pour nous punir, aux Pays que nous allons usurper, de quoi infecter le sang de leurs impitoyables Conquérans.

Mais cet exemple ne nous corrigera pas. On parle de Pays à découvrir, de nouveaux Mondes encore inconnus, vers les Terres Australes. L'avarice s'est déjà éveillée à ce bruit qui la flatte. On s'est hasardé à les chercher. Les brouillards, & peut-être la pitié de la Providence, nous en ont écarté jusqu'ici. Il y a tout à parier, que si jamais nous les décou-

vrons , nous y porterons notre avidité & notre barbarie , & qu'ils nous rendront en échange un troisiéme fléau dont nous aurons grand soin d'enrichir notre climat.

Quoi qu'il en soit , au reste , on voit par ce qui précéde , que la Cacomonade est pour nous d'une antiquité peu reculée. Quelqu'effort qu'on fasse pour honorer de sa naissance les siécles antérieurs , la raison & la vérité s'y opposent. Tous les raisonnemens , tous les récits à cet égard sont faux. Il n'y a de fondé que celui qui fixe , au retour de Christophe Colombo en Europe , l'instant où les plaisirs de l'amour ont commencé à y devenir dangereux.



CHAPITRE VII.

Si des Statuts donnés par une grande Reine à une Maison Régulière, peuvent détruire l'assertion précédente sur l'époque de la Cacomonade.

JE me suis fait une loi d'une sincérité exacte, en entreprenant ce véridique Ouvrage. Il faut donc que je rapporte les choses mêmes qui peuvent paraître contraires à mon système. Or il semble un peu ébranlé par de certains Statuts, donnés vers la fin du 14^e siècle, à une Maison édifiante, par une Reine pleine de vertu. J'ai cru devoir les citer en entier pour l'instruction de ceux ou de celles qui pourraient être tentés de les lire. Pour présenter même aux Avignonnais un monument qui doit leur être précieux, je l'ai conservé dans la langue originale, comme a fait M. A.....

STATUTS donnés à un Couvent de filles à Avignon , par la Reine Jeanne premiere , Reine des deux Siciles , & Comtesse de Provence.

En Provençal.

I.

L'an mil tres cent quaranto & set , au hueit dau més d'Avous , nostro bono Reino Jano a permèz lou Bordeou dinz Avignon : & vol que toudos las fremos débauchados non se tingon dinz la Cioutat , mais que sian fermados din lou Bordeou , & que per etre conneigudos , que porton uno aguilieto rougeou sur l'espallou de la man Escairo.

II.

Item. Se qualcuno a fach fauto & volgo continua de malfaire, lou Clavaire ou Capitané das Sargeanz la menara soutou lou bras per la Cioutat , lou tambourin batten , embé l'aguillietto
LES

*STATUTS donnés à un Couvent de Filles
à Avignon, par la Reine Jeanne pre-
miere, Reine des deux Siciles, &
Comtesse de Provence.*

En Français.

I.

L'an mil trois cent quarante-sept ;
au huit du mois d'Août, notre bon-
ne Reine Jeanne a permis d'établir
un B... dans Avignon. Elle ne veut
pas que toutes les femmes galantes se
répandent dans la Ville ; mais elle
leur ordonne de se tenir renfermées
dans la maison, & de porter, pour
être connues, une aiguillette rouge
sur l'épaule gauche.

II.

Item. Si quelque fille a eu une fai-
blesse, & qu'elle veuille s'en permet-
tre de nouvelles, le premier Huissier
la menera par dessous les bras à tra-
vers la Ville, au son du tambourin ;

50 LA CACOMONADE.

rougeou sur l'espallo, & la lougeara
din lou Bordeou, ambe las autres. Ly
defendra de non si trouba foro per la
villa a pena dos amarinos la primieiro
vegade, & lou foué & bandido la se-
condo fès.

III.

Nostro bono Reino commando que lou
Bordeou siege à la Carriero dau pon-
traucat, prochè lous Fraires Augoustins,
jusqu'au portau peiré & que siege une
porte dau mesme cousta, dou todas las
gens intraran, & sarrada a clau per
garda que gis de Jovinesso non vejeoun
las dondos sensou la permissieou de l'Ab-
badesso ou Baylonno que sara todos lous
ans nommado per lous Consouls. La
Baylonno gardara la clau, avertira la
jovinesso de nen faire gis de rumour ny
d'aiglar y eis fillios abandonados; au-
tremen la mendro plagno que y aio noun
sortiran pas que lous Sargeans noun
lous menoun en prison.

LA CACOMONADE. 51
avec l'aiguillette rouge sur l'épaule,
& la logera dans la maison avec les
autres. Il lui défendra de se trouver
dehors dans la Ville, à peine d'être
fouettée secrettement pour la pre-
miere fois, & d'être fouettée publi-
quement & bannie la seconde.

II I.

Notre bonne Reine commande que
la maison soit établie dans la rue du
Pont rompu, *proche le Couvent des
Freres Augustins*, jusqu'à la porte de
pierre, & qu'il y ait du même côté
une porte par où tout le monde
puisse passer, mais pourtant qui se
ferme à clef, afin que la jeunesse ne
puisse rendre de visite aux filles, sans
la permission de l'Abbesse ou Supé-
rieure, qui sera tous les ans nommée
par les Consuls. Cette Supérieure gar-
dera la clef. Elle avertira la jeunesse
de ne point faire de bruit, & de ne
point chagriner les filles. Autre-
ment, à la moindre plainte qu'il y
aura, ils ne sortiront que pour être
conduits en prison par des Sergens.

I V.

La Reino vol que toudes lous samdès la Baylouno & un Barbier deputat das Consouls, visitoun todos las fillios debauchados que seran au Bordeou; & se sen trobo qualcuno qu'abia mal vengut de paillardiso, que talos fillios sian separados & lougeados a part, afin que non la counougoun, per evita lou mal que la jovinesso pourrié prenre.

V.

Item. Se se trobo qualco fillio que siego istado empregnado, din lou Bordeou, la Baylouno n'en prendra gardo que l'enfan noun se perdo & n'avertira lous Consouls, per pourvesien a l'enfan.

V I.

Item. Que la Baylouno noun permettra a ges d'amos d'intra dins lou Bordeou lou jour vendre & sandé san, ni lou Benhoura jour de Paques, a peno d'etre cassado; & d'avé lou foué.

I V.

La Reine veut que tous les samedis la Supérieure, & un Barbier envoyé par les Consuls, visitent toutes les Demoiselles qui seront dans le B. . . . & s'il s'en trouve quelqu'une pour qui le métier ait eu des suites fâcheuses, qu'on la sépare des autres, & qu'on la loge à l'écart, afin que personne ne l'approche, & pour éviter à la jeunesse des accidens.

V.

Item. S'il se trouve quelque fille qui devienne grosse, la Supérieure veillera à ce qu'elle ne se défasse point de son fruit, & elle avertira les Consuls, afin qu'ils ayent soin de l'enfant.

V I.

Item. La Supérieure ne permettra à personne l'entrée de la maison les jours du Vendredi & du Samedi-Saint, non plus que le bienheureux jour de Pâques, à peine d'être cassée & fouettée publiquement.

VII.

Item. La Reino vol que todos las filios debauchados que seran au Bordeou, noun sian en gés de disputo & jalousié, que noun se derauboun, ne batoun; mas que sian como sorèz; que quando qualco carello arribo que la Baylouno las accorde, & que caduno sen stié a ce que la Baylouno n'en jugeara.

VIII.

Item. Se qualcuno a rauba, que la Baylouno fassò rendré lou larrecin à l'amiable, & se la larrouno noun lo fai, que ly sian dounados las amarinos, per un Sargean dinz uno Cambro, & la secondo lou foué per lou Bourreou de la Cioutat.

IX.

Item. Que la Baylouno noun dounara intrado a gis de Justious; que se per finesso se trobo que qualcun sie intrat & age agu connoissancé de calcuno dondo, que sia emprisonat per avé lou foué per touto la Cioutat.

VII.

Item. La Reine veut que toutes les filles vivent sans disputes & sans jalousie ; qu'elles ne se volent ni ne se battent , mais qu'elles s'aiment comme des sœurs ; que s'il arrive quelque querelle , ce sera la Supérieure qui les accommodera , & on sera obligé d'en passer par son jugement.

VIII.

Item. Si quelque fille a fait un vol , la Supérieure en fera rendre l'objet à l'amiable. Si la voleuse se refuse à la restitution , elle sera fouettée , la première fois , par un Huissier dans une chambre , & en cas de récidive , par le Bourreau dans toute la Ville.

IX.

Item. La Supérieure ne recevra aucun Juif. S'il s'en trouve quelqu'un qui s'y glisse par adresse , & qui ait connaissance de l'une des filles , il sera emprisonné , pour être ensuite fouetté publiquement par la Ville.

En lisant ce dernier article , on ne peut trop admirer la délicatesse du rédacteur. Il voulait priver les Juifs incrédules d'un soulagement préparé pour les Chrétiens fidèles. Peut-être voulait-il traiter ces malheureux égarés comme les animaux féroces qu'on dompte par la faim & la soif. C'aurait été les ramener au giron de l'Eglise par une étrange voie ; mais , comme on sçait , il y a eu des siècles où l'on prenait toutes sortes de chemins pour subjuguier le cœur de l'homme.

En autorisant un établissement si utile , Jeanne pouvait avoir environ vingt-trois ans. On aura peut-être peine à croire qu'une Princesse de cet âge ait songé à se rendre la législatrice d'une pareille fondation. Mais si l'on pense aussi que dès-lors cette belle Reine avait déjà fait pendre un mari qui lui déplaisait ; qu'elle procura le même sort à trois autres dont elle se laissa successivement ; que dans le grand art de se défaire ainsi des maris ennuyeux , elle n'a jamais eu d'égale

LA CACOMONADE. 57
que la Reine Marie Stuard, dont la mort arracha des larmes aux assistans, & édifia toute la Chrétienté, on sera moins étonné que Jeanne se soit occupée de si bonne heure des plaisirs de ses Sujets.

Au reste, les Loix auxquelles elle en soumettait les instrumens, étaient fort sages. Il serait à souhaiter qu'on les adoptât par-tout, & que la visite entr'autres ne fût pas oubliée. Car enfin la faiblesse humaine paraît exiger des Princes quelque complaisance; mais sur-tout des attentions pour le soulagement qu'on lui prépare. Ils sont en conscience obligés de veiller soigneusement, *per evita lou mal que la jovinesso pourrié prenre.*

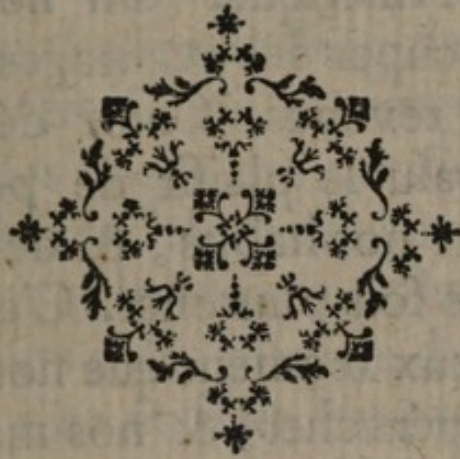
Cette visite semble donner atteinte à ce que j'ai dit jusqu'ici, & rejeter plus loin l'époque de la Cacomonade. Si dès le quatorzième siècle il fallait déjà prendre des précautions avec les femmes publiques, il s'enfuit que leur commerce avait déjà aussi quelque effet coagulant ou corrosif. Ainsi on pourrait les soup-

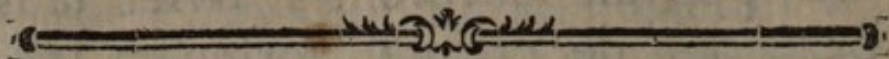
çonner d'avoir été dès-lors sujettes à l'inconvénient qui occasionne ici nos profondes recherches.

Cependant, en y réfléchissant bien, on voit qu'il ne résulte de ce trait historique rien de contraire à mes principes. J'en ai pour garant l'illustre Médecin qui m'a fourni une partie des remarques curieuses dont mon Livre est enrichi. Il prouve avec évidence que l'article IV de la Reine Jeanne ne doit point allarmer ceux qui pensent comme moi. Avant le quinzième siècle, les objets de la tendresse de cette belle Reine pouvaient être exposés à d'autres maux que ceux qui étaient produits à S. Domingue par une cause inconnue.

On sçait assez que de nos jours même la Cacomonade n'est pas la seule puissance dangereuse qui régné dans les lieux semblables à ceux que protégeait la Comtesse d'Avignon. Rien ne peut donc ébranler la solidité de mes maximes. Il est évident que jusqu'à la fin du quinzième siècle, les plaisirs étaient peu contagieux.

On pouvait encore s'y livrer sans beaucoup de crainte, lorsqu'un Italien jugea à propos de communiquer la Cacomonade à l'Europe, & par elle à l'Univers entier.





CHAPITRE VIII.

*Introduction de la Cacomonade en
Europe & en France.*

IL y a trois siècles qu'un Génois nous a procuré le bonheur de connaître l'Amérique. On ne sçaurait assez s'occuper des avantages qui nous en font revenus. Cette découverte nous a valu le plaisir de porter des galons sur nos habits, & de payer le pain trois fois plus cher. C'est depuis cet heureux moment que nos femmes ont des péruches, & nos matelots le scorbut. On se trouva dès-lors en Europe en état d'égorger régulièrement deux cens mille hommes chaque année, au lieu qu'auparavant les massacres légitimés par le droit de la guerre & des gens, n'allaient environ qu'à soixante mille au plus.

Le premier vaisseau qui aborda en Espagne, ainsi chargé des productions

du nouveau Monde, y excita un ravissement général. On ne se lassait point d'admirer les Héros qui avaient été chercher si loin, & à travers tant de périls, de nouvelles ressources pour la félicité du genre humain. On s'ex-tasiait à la vûe du fruit de leurs travaux.

On appercevait sur le tillac, & dans l'ordre le plus satisfesant pour la vûe, de petites mantes de plumes incarnates, teintes avec le sang des Indiens; des boucles d'oreilles auxquelles pendaient les bouts des oreilles dont on les avait arrachées; des anneaux transportés avec les doigts de leurs anciens possesseurs; des plaques d'or avec les nés qui s'en étaient long-temps enorgueillis.

Les Argonautes du seizième siècle se piquaient de courage plus que de patience. Afin de s'approprier plus vîte les joyaux des Caraïbes, ils enlevaient à-la-fois les joyaux & ce qui servait à les soutenir. Tout ce qui avait l'honneur d'être couvert d'or, restait entre les mains des vainqueurs.

avec son ornement. C'était épargner le temps dont les Conquérans de tous les siècles ont toujours avec raison été fort avares. Cette économie produisit une charge abondante pour un vaisseau qui vint étaler en Espagne les dépouilles d'un autre hémisphère.

Tandis que ce spectacle attirait tous les regards, on n'appercevait pas la Cacomonade cachée derrière tant de ballots précieux. Elle s'apprêtait à prendre terre, & choisissait déjà ses logemens au milieu de la foule qui l'entourait. Son débarquement fut bientôt fait. Elle suivit Christophe & Martin Colombo jusqu'à la Cour, où une vertueuse Reine, nommée Isabelle, remplissait le trône, dont elle venait de chasser son frere.

Cette sage Princesse, avec son mari le sincère, le généreux Ferdinand le Catholique, avait juré au Roi de Naples, son parent, de le défendre. Ils avaient trouvé depuis qu'il était plus noble, plus décent & plus juste de le dépouiller. Ils faisaient donc embarquer des trou-

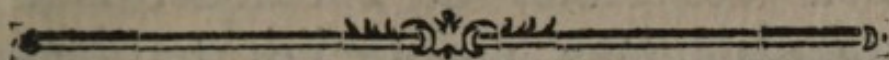
LA CACOMONADE. 63
pes à Barcelonne pour cette expédition.

Les troupes se mirent en mer avec des provisions d'un genre tout nouveau. La Cacomonade en fefait un des principaux articles, quoiqu'elle ne fût pas couchée sur les registres des Munitionnaires. Elle partit en même temps que l'armée. Elle fit d'abord peu de progrès en Italie, dont les coutumes ne lui étaient pas favorables. Heureusement pour elle, Charles VIII se mit en tête d'aller à Rome rendre une visite au Saint Pere Alexandre VI.

Personne n'ignore combien cette expédition fut inutile & brillante. Nos Chevaliers Français y développerent le héroïsme le plus admirable & le plus infructueux. Ils prirent avec rapidité Milan, Florence, Rome, Naples, & la Cacomonade; mais de toutes leurs conquêtes cette derniere, dont ils se feraient défait plus volontiers, fut la seule qui leur resta. A leur retour ils la transplanterent dans leur Patrie, où la ga-

lanterie française l'accueillit honorablement ; & ce fut à-peu-près l'unique fruit qui revint à nos ancêtres d'une campagne si glorieuse.





CHAPITRE IX.

Différens voyages de la Cacomonade.

TANDIS que l'ancienne habitante de l'Amérique s'ouvrait ainsi une entrée en France à la suite de tant de braves guerriers, elle s'échappait de temps en temps pour former des Colonies dans le reste de la Terre. Elle descendait la Garonne, pour aller jeter l'ancre dans la Tamise. Elle repassait les Pyrénées pour courir, à travers l'Espagne, se rendre en Portugal. Elle s'embarquait à Lisbonne, pour aller prendre possession de Goa, dont elle jouit encore par indivis avec la sainte Inquisition.

Elle partait de Cadix pour Fès en Mauritanie, avec quelques Juifs ou Mahométans, que le religieux Ferdinand le Catholique ne voulait pas souffrir dans son Royaume. Elle pénétrait dans la Zone Torride, au mi-

lieu des fables de l'Afrique. Elle abordait sans crainte ces terribles femmes de la côte de Melinde. Elle s'étendait depuis les fources du Sénégal jusqu'à la Cafrerie, depuis le Monotapa jusqu'à l'embouchure du Nil. Elle pullulait par-tout avec les qui n'étaient cependant pas ses plus zélés Missionnaires. Infatigable comme eux, mais dans un autre genre, elle s'établissait plutôt qu'eux dans les Comptoirs les plus favorables. Elle y laissait des facteurs intelligens qui travaillaient à multiplier le nombre de ses débouchés.

Elle se rendait plus commodément par Marseille en Syrie & en Egypte. Elle visitait les Echelles du Levant. Les grilles du Serrail la faisaient frémir. Elle rougissait de colere à la vûe d'une foule d'hommes qui, loin de pouvoir la donner, n'étaient pas même en état de la prendre. Cependant, au moyen des Circassiennes de louage qui ne sont pas là plus rares qu'ailleurs, & dont la

Loi de Mahomet permet le commerce aux Incirconcis, comme aux Croyans, elle trouvait une entrée jusques chez les fiers Musulmans de la Secte d'Omar.

Ceux-ci la transmettaient charitablement aux Hérétiques, Sectateurs d'Aly, qui la voituraient aux Habitans du Mogol, adoreurs de Brama & de Vistchnou, qui s'empressaient à lui donner des Jonques pour la transporter à Macao & à Nangazaqui, aux Théologiens de Foé ou de Kaka.

Elle touchait en passant à la côte de Malabar. Elle se rafraîchissait aux Philippines, aux Moluques, à l'ombre des Bananiers & des Cocos. Elle s'y nourrissait de muscades, de gérofle & de canelle. Parvenue ainsi aux extrémités du Monde, elle contemplait avec admiration l'étendue de sa puissance.

Il y a, disait-elle avec transport, des hommes rouges & de bronzés; il y en a de couleur de lait & de couleur d'orange; il y en a de gris cendré & de noir de jais, & tout cela est à moi.

On en trouve qui s'enivrent avec du jus de raisin, ou de pomme, ou d'orge, aigri par la fermentation; d'autres qui s'empoisonnent délicieusement avec ce même jus distillé par le feu; d'autres qui se réjouissent avec de la salive de vieille femme infusée dans du suc de maïs; d'autres qui mettent dans leur nez une poudre brune & mal faine; d'autres qui mâchent de la chaux avec des feuilles d'arbres; d'autres qui fouettent ou égorgent leurs voisins; d'autres qui se laissent fouetter ou égorger, & tout cela est à moi.

On voit des femmes qui s'étendent du plomb calciné sur le visage; d'autres qui se colorent les joues ou les bras avec de l'indigo; d'autres qui montrent leur gorge; d'autres qui ne découvrent que leur derriere; d'autres qui se parfument & se frisent pour attirer des Amans; d'autres qui leur donnent la peste en s'arrêtant dans certain temps auprès d'eux, & tout cela est à moi.

O vaillant & célèbre Christophe

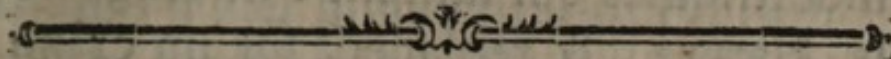
Colombo ! ô vous mes fidèles & bien-aimés Castillans ! bénis foyez-vous à jamais , vous qui avez multiplié ma race comme le fable de la Mer , & ma postérité comme les étoiles du Ciel. Puissent les trésors du Potosé devenir pour vous inépuisables comme les miens ! Puissiez-vous être éternellement les soutiens de mon Empire , comme vous en avez été les premiers Prédicateurs !

Après s'être ainsi rendu compte de sa reconnaissance & de ses conquêtes , la Cacomonade se remettait en route , pour en entreprendre de nouvelles , ou pour affermir les anciennes. La voiture dont elle se servait était douce. Il n'est pas étonnant qu'après des voyages si longs & si rapides , elle se trouvât encore en état de revenir en France , dont elle paraissait avoir fait le centre de son Empire.

Il ne faut pas oublier qu'elle prenait , dans chacun de ses passages , la livrée & le nom de la Nation dont elle sortait. Elle était Napolitaine en

France, Française à Naples & à Madrid, Castillane à Lisbonne, Portugaise à Nangazaqui, Turque à Ispahan, & Française encore à Constantinople (a). Il n'y a rien de si beau peut-être que de lui voir ainsi franchir les mers & les montagnes, s'élançer du Pic d'Adam sur les pointes de l'Imaïs, & voler des rivages de la Californie à Madagascar. Nous avons cru que ce spectacle méritait bien au moins un Chapitre.

(a) [*Note des Libraires.*] Nous ne devons pas dissimuler que cette assertion du Docteur contredit bien formellement celle que son Historien lui met dans la bouche au Chapitre IV de l'Optimisme. Celui-ci fait dire à M. Pangloss, en propres termes, que *les Turcs, les Indiens, les Chinois, les Persans, les Siamois, ne connaissent pas encore la V..... mais qu'il y a seulement une raison suffisante pour qu'ils la connaissent dans quelques siècles.* Cette autorité est grave. Nous n'avons pourtant pas cru qu'elle dût prévaloir sur celle de notre Manuscrit. A Dieu ne plaise que nous voulions accuser M. Ralph d'erreur ou d'infidélité : mais les Mémoires d'après lesquels il a travaillé, pouvaient n'être pas exacts ; & d'ailleurs son Héros, au temps où il le faisait parler, n'avait pas encore acquis toutes les lumières que de nouveaux voyages lui ont procurées depuis.



C H A P I T R E X.

De l'origine des Perruques.

Nous avons vû la Cacomonade entrer en France par une belle porte. Elle ne tarda pas à prouver sa gratitude à toute la Nation. Elle s'y répandit avec prodigalité. Si l'on en croit les Chroniques du temps, F.... P.... la prit sur le trône, à côté de lui. Il ne lui en coûta que cinquante écus, la luette & les cheveux; mais il en fut quitte pour parler bas, & pour se bien couvrir la tête.

Les Génies inventeurs, dont la France a toujours été pleine, ne souffrirent pas long-temps que leur Prince fût réduit à n'avoir d'autre coëffure que la dépouille des animaux. Ils parvinrent bientôt à lui en faire une plus noble, tirée de celle même des hommes. Des mains adroites imaginerent ces tresses

industrieuses qui imitent l'ouvrage de la Nature , & replacent sur un crâne dégarni une forêt de cheveux qu'il n'a point produite.

Quelqu'un a dit que si un Prince était borgne , la mode pourrait bien venir , parmi les Courtisans , de n'avoir qu'un œil. L'exemple de F.... P..... n'était pas si difficile à imiter. Il eut la consolation de voir ses Sujets s'empreser de le suivre. On ne vit peu de temps après , depuis le Rhône jusqu'à la Meuse , que des chevelures fausses ; on n'entendit que des voix étouffées.

Il nous est venu depuis des Rois qui n'avaient pas perdu la lulette , & les voix se sont rétablies ; mais les perruques sont restées malgré les efforts du Clergé. Ces dignes & respectables Membres de l'Eglise ont paru long-temps révoltés de l'indécence qui les avait fait naître. Ils en ont interdit l'usage à tous ses Ministres. Il n'y a pas encore long-temps qu'un Prêtre chauve obtint avec beaucoup de peine de son Archevêque la permission

mission d'user innocemment de ce secours, qui peut encore paraître suspect aux gens instruits.

La nécessité a rendu depuis les Séculiers plus indulgens; mais les Moines n'ont pas oublié l'origine peu honnête des perruques. Elles sont encore bannies de tous les Couvens, au moins de ceux où l'on se pique de montrer une grande régularité.

Les Carmes voués par état & par goût à la chasteté, n'ont pas toléré chez eux des coëffures qui ne lui doivent pas l'existence. Les Capucins contents de porter des cheveux naturels sur le visage, ont négligé d'en étaler d'empruntés sur leurs têtes. Les autres Mendians attachés à la tempérance & à leur règle, comme les Cordeliers, ou à la propreté, comme les Recollets, Picpuces, &c. n'ont point voulu d'un meuble embarrassant, que le grand S. François n'a jamais connu.

Peut-être ont-ils craint que son usage ne les fît soupçonner d'avoir des stigmates d'un autre genre que ceux de leur respectable Patriarche.

Peut-être ont-ils redouté l'exercice du peigne dont une tête rase les dispense. Du moins il est certain qu'ils voyent sans inquiétude des Barbiers intelligens se répandre dans les Villages, pour y faire la tonte des Payfannes; & quand ils rencontrent celles-ci seules, ou à l'écart, ce ne sont point des cheveux qu'ils leur demandent.

Ce mépris décidé n'a pourtant pas été nuisible à ce qui en est l'objet. Les perruques occasionnées par un besoin Royal, semblent n'en avoir été que plus annoblies aux yeux des Nations Européennes. On proportionna longtemps leur volume à la dignité ou à la capacité du sujet qui devait s'en parer. C'étoit à la Cour sur-tout qu'on estimait cette maniere d'apprécier les hommes. On pouvait être sûr qu'une masse de cheveux, de trois pieds en quarré, annonçait un mérite supérieur à celui qui n'étoit ombragé que par une masse de deux pieds.

Ce fut là le temps de notre gloire. Il semble que l'honneur de nos Empires modernes ait été, comme la force

de Samfon , attaché à des tresses mystérieuses que le fer devait respecter. Nous avons permis que le ciseau impur des Philistins y touchât. La mode , comme une autre Dalila , a porté la main sur les voiles augustes qui dérobaient aux yeux du vulgaire la sagesse & la profondeur des réflexions de nos Peres.

On sçait aussi ce qui en est arrivé. Après cette fatale opération , les Peuples modernes se sont réveillés sans force & sans courage. Les petites perruques ancrées sur les têtes , n'y ont plus occasionné que de petites vûes. Ces coeuvres légères en ont laissé évaporer la substance que de larges couvre-chefs y nourrissaient auparavant. Depuis ce temps nos cervelles se sont volatilisées , comme , chez les Distillateurs maladroits , les esprits de la liqueur se dissipent , quand le chapiteau de l'alembic n'est pas lutté bien exactement.

L'étendue des perruques est donc diminuée ; mais la puissance de leur mere ne l'est pas. On voit encore

76 LA CACOMONADE.
tous les jours augmenter les progrès.

Le Pauvre en sa cabane, où le chaume
le couvre,

Est sujet à ses Loix,

Et la Garde qui veille aux barrières du
Louvre,

N'en défend pas les Rois.

D'après ce qui précède, on voit que la Cacomonade est un ennemi commun contre lequel il faut se réunir. Il attaque également le sceptre & la houlette. Le sceptre & la houlette doivent donc concourir également à le chasser. On en a déjà essayé plusieurs moyens, mais tous peu efficaces, tous insuffisans.



 CHAPITRE XI.

Ressources dont on se sert contre les attentats de la Cacomonade. Pourquoi ce ne sont pas les Médecins qui entrent en lice avec elle ?

L'HISTOIRE raconte qu'à la première bataille entre les Romains & les Grecs, ceux-ci étant restés vainqueurs, s'amuserent à examiner les blessures qu'avaient reçues leurs camarades tués dans la mêlée. Ils virent des têtes fendues, des bras coupés, des corps percés de part en part. L'Histoire ajoute que, comme leurs armes à eux ne faisaient que des égratignures, ils ne purent soutenir l'idée de se battre contre des hommes qui donnaient de pareils coups. La vue seule d'un sabre Italien les fit trembler dans la suite ; & cette frayeur ne contribua pas peu à faire tomber la Grece entière au pouvoir des Romains.

On peut dire qu'il en fut de même à l'arrivée de notre voyageuse. Les Docteurs étaient familiarisés avec les Citoyennes de nos climats. Ils traitaient sans répugnance les indigestions, la fièvre & les autres infirmités qui affermissent leurs fortunes, en excitant nos allarmes. Mais leur confiance tomba à l'aspect d'un visage dont Hipocrate n'avait pas anatomisé les traits. On les vit fuir à l'approche de cet ennemi redoutable & inconnu.

Il est vrai que sa présence s'annonçait par des signes un peu effrayans. On laissait son nez dans son mouchoir. On crachait sa langue & les glandes qui la rafraîchissent. En voulant jeter une pierre, on était tout surpris d'avoir lancé son bras. On se trouvait en moins de rien réduit à l'état de ces gardiens des Serrails, à qui la prévoyance des Turcs ne laisse pas de quoi exciter même l'ombre d'un soupçon. On crut qu'une nouveauté si terrible était la dernière ressource de la mort. On se persuada que le genre

humain allait périr par cette nouvelle façon de l'attaquer.

Pour compléter l'effroi, on s'imaginait qu'elle étoit contagieuse comme la peste. On ne sçavait pas qu'il n'y eût qu'une façon de s'y exposer, & qu'on fût toujours libre de s'en défendre. La défiance étoit répandue dans toute la société. Chacun tremblait pour soi. On s'écartait impitoyablement des malheureux qui paraissent frappés. Des Auteurs contemporains avouent qu'il en périt plusieurs au milieu des bois, où la terreur publique les faisait abandonner.

Dans cette consternation générale, la Faculté perdit la tête. Esculape dérouté cessa de rendre des oracles. Ce n'étoit plus le moment où avec de l'eau tiède & de l'éloquence, un Docteur parvenait à se faire honneur des efforts de la Nature. Ici elle restait dans l'inaction; elle étoit accablée sur le champ. Elle implorait à grands cris le secours de l'art; & l'art interdit, humilié, ne lui prodiguait qu'une compassion inutile. Il étoit loin de

songer à poursuivre une antagoniste qu'il n'osait pas même envisager.

Cependant, avec le temps, l'habitude du spectacle en diminua l'impression. Des hommes sans titres, des charlatans plus hardis ou plus avides que les Docteurs, se présentèrent pour un combat où la victoire devait être fort lucrative. Ne pouvant assurer le succès, ils vendaient au moins l'espérance.

On fit des épreuves; on risqua des infusions de végétaux; on conseilla des préparations chymiques; on mit à contribution la Chine & l'Amérique; on cita Hipocrate; on n'avait aucunes lumières, & déjà on disputait avec aigreur sur les moyens d'en acquérir.

Enfin dans cette occasion, comme dans toutes les autres, le hazard vint au secours de la science. On avait sous la main un fluide blanc comme l'argent, plus pesant que lui; mais connu par sa propriété de s'attacher aux autres métaux, & compté parmi les métaux lui-même, sans qu'on sça-

LA CACOMONADE. 81
che trop pourquoi. Personne ne pou-
vait imaginer qu'en le broyant avec
de la graisse, & l'appliquant ensuite
sur la peau, ou en le donnant à boire
mêlé avec d'autres ingrédients capables
de tempérer son activité, on réussirait à
mettre en fuite cette étrangere, dont
le séjour devenait si funeste à ses
hôtes.

A la vérité on prétend que plusieurs
Arabes très-experts s'en étaient déjà
servis dans quelques circonstances.
Ils l'employaient, dit-on, pour tuer
les poux, pour chasser les dartres,
pour appaiser les démangeaisons &
pour d'autres maladies de la peau.
Mais leur méthode n'était point con-
nue en Europe. Quand Avicenne ou
Serapion en auraient parlé, il n'en
était pas plus facile à nos ancêtres de
deviner que ce qui était bon contre
les poux, devait l'être contre la Ca-
comonade. Ce qu'il y a de sûr pour-
tant, c'est que la découverte en fut
faite, qu'on l'adopta, & qu'elle réussit.

Le bruit ne tarda pas à s'en ré-
pandre. On en profita de tous côtés.

Ce qu'il y eut de singulier , c'est que la Faculté s'y opposa de toute sa force. Elle n'avait point voulu chercher de ressource. Elle ne parut s'animer que pour combattre , suivant son usage , celle qu'on venait de trouver. Elle fit retentir l'Europe de ses déclamations contre ce fluide utile qu'elle voulait reléguer dans les Barometres. Il ne tint pas à elle que l'autorité civile ne s'interposât , pour en interdire l'usage.

C'est ainsi qu'on a vû l'émétique décrié avec violence par les prédécesseurs de ceux qui l'ordonnent aujourd'hui. C'est ainsi qu'on a tonné avec emportement contre le quinquina , contre l'ipécacuana , &c. dans les mêmes chaires où on en détaille à présent les vertus avec enthousiasme. C'est ainsi que de nos jours l'inoculation a trouvé des ennemis implacables parmi des gens qui passent pour sages. Des Médecins, reçus Docteurs, ont signé un mémoire où l'on disait qu'il fallait laisser les Etrangers en faire l'expérience à leurs dépens.

On aurait peine peut-être à citer des exemples plus frappants des inconféquences où la passion & l'entêtement peuvent porter, même les gens instruits. La mode & l'opinion sont en tout les Reines du Monde; mais le vif-argent par son utilité ne méritait pas d'être soumis à leur caprice.

On ne le combattit pas long-temps. Il fallut bientôt s'en servir, après avoir essayé de le faire condamner. La Faculté, rassurée par ce secours, voulut se rapprocher des infortunés qu'elle avoit trahis en quelque sorte. Mais la place étoit prise. Une Rivale, long-temps méprisée par elle, avoit saisi le moment de son effroi.

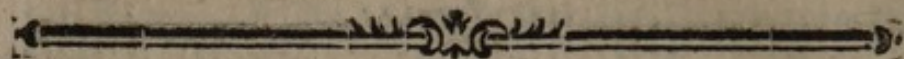
Comme les signes du désastre auquel il falloit remédier, étoient extérieurs, & que la Faculté régente avoit paru les craindre, une autre Faculté, moins timide & plus active, se les étoit attribués. Celle-ci hazarda la première, avec quelque méthode, l'usage de la liqueur argentée, qui, dans les mains des Empyriques, produisoit

peut-être autant de mauvais effets que de bons. Elle s'empara de la confiance du Public ; & quand les autres , revenus de leur effroi , voulurent reprendre un poste dont ils croyaient pouvoir disposer , leurs efforts furent inutiles.

C'était une mine plus riche que celle du Pérou qui s'ouvrait. Les usurpateurs ont conservé jusqu'aujourd'hui le droit d'y travailler presque seuls. Les Docteurs Régens se voyent avec regret exclus de la source de tant de richesses. Ils essayent souvent de s'y glisser ; mais on ne leur permet point de manier la composition précieuse qui détrône l'Etrangere , & attire l'argent des malades. On leur permet seulement de raisonner sur la théorie qui ne rend rien. On les laisse aborder à l'entrée de la mine. On souffre qu'ils éclairent les Ouvriers , s'ils le peuvent ; mais on leur interdit totalement la fouille qui seule est lucrative.

AVERTISSEMENT des Libraires
au sujet du Chapitre suivant.

*N*ous prévenons les yeux délicats de passer par-dessus tout le Chapitre qui suit, quoique ce soit le plus instructif de l'Ouvrage. Malgré l'envie qu'avait M. Pangloss de gaser les choses d'une façon honnête, il ne lui a pas été possible probablement de les adoucir dans ce Dialogue, où il ne fait que rapporter les discours des Interlocuteurs. Il aurait blessé la vraisemblance & la vérité, en changeant quelque chose à leurs termes. Il ne faut pourtant pas croire qu'ils soient révoltans. Ils n'ont que l'énergie inévitable en pareille matière. Ils sont traités avec autant de ménagement qu'on doit l'attendre des deux hommes illustres qui paraissent sur la scène.



CHAPITRE XII.

Dialogue entre un Mandarin & M. le Baron de Thunderthentronck sur l'usage du vis-argent, dans le cas dont il s'agit.

LE métal dont on vient de parler, est incontestablement la seule barrière que l'on puisse opposer avec succès aux invasions de la Cacomonade. Il ne se contente pas même d'arrêter ses progrès ; il pénètre jusqu'à sa source. Il l'attaque, la presse, la déracine. Par-là il doit être mis bien au-dessus de l'or, qui loin de guérir les maladies, ne fait au contraire que donner la facilité de les attraper toutes.

On aura quelque'idée, tant de son efficacité, que des différentes manières de le préparer & de leurs suites, si l'on jette les yeux sur le petit Dialogue suivant. Il y a deux Interlocu-

teurs. Le premier est un de ces Magistrats lettrés , qu'on nomme à la Chine *Colao* , & que les Européens se sont avisés de nommer *Mandarins* , sans qu'on en sçache trop la raison. Le second est le fils de mon respectable Maître Monsieur le Baron de Thunderthentronck. J'eus la consolation de le retrouver à Pequin , l'an de grace 1761. Il commençait à y être élevé en dignité. Il eut alors avec un Mandarin du troisième ordre la conversation suivante , qu'il a eu la bonté de me communiquer.

LE MANDARIN.

Bon jour , mon révérend Pere. Je me suis fait apporter ici dans ma lanterne couleur de laque , sans découpure. Je n'ai avec moi que trente hommes à cheval , avec dix-huit tambours. Je vous en fais mes excuses ; mais j'étais bien-aïse de vous voir *incognito*.

LE BARON.

Serions-nous assez heureux pour

88 LA CACOMONADE.
pouvoir être utiles à votre Excel-
lence ?

LE MANDARIN.

Oui ; vous pouvez me faire un
grand plaisir.

LE BARON.

Voudrait-elle voir expirer un chat
dans la machine pneumatique , ou dé-
tourner le tonnerre avec l'aiguille
électrique ?

LE MANDARIN.

Non , ce n'est pas cela qui m'a-
mene.

LE BARON.

Voudrait-elle se défaire de quel-
ques balles de soie crue , de quelques
vieilles porcelaines pour envoyer en
Europe ? Il est grand temps , Monsei-
gneur , je vous en avertis. Elles vont
bientôt baisser de prix , depuis que de
sçavans Chimistes en ont découvert le
secret.

LE MANDARIN.

Cela ne m'inquiète guères.

LE BARON.

Vous voudriez peut-être aller à confesse, & obtenir la rémission de vos péchés par l'intercession de Saint Ignace de Loyola, du bienheureux François Regis, du grand Saint François de Gonzague, qui se mettait sur la poitrine un linge mouillé, pour empêcher son cœur de s'enflammer par l'amour de Dieu.

LE MANDARIN.

Eh non. Je ne veux point tout cela. Il s'agit uniquement de m'apprendre de quel secret vous vous servez vous autres, quand vous avez la. . . .

LE BARON.

Ah ! ah ! Monseigneur. A nous ! Là ! Fi donc . . .

LE MANDARIN.

Eh fans doute, mon R. P. Je l'ai bien, moi qui vous parle. J'ai pourtant soutenu tous mes examens avec

honneur. J'ai été reçu au grand concours, la première année de l'Empereur Jontchin. Je manie le pinceau aussi-bien qu'aucun lettré de l'Empire : c'est à la beauté de mon écriture que je dois ma place, & j'ai la..... Pourquoi ne l'auriez-vous pas aussi quelquefois ?

LE BARON.

Mais votre Excellence oublie quelle robe j'ai l'honneur de porter. On nous a bien reproché en quelques endroits de faire beaucoup de mal aux hommes ; mais on ne nous a jamais accusés d'un commerce trop direct avec les femmes.

LE MANDARIN.

Ma foi, tant mieux pour vous. Que n'ai-je toujours été aussi prudent ! Je ne serais pas dans l'embarras qui me procure l'honneur de vous voir. Sur le dernier vaisseau qui vous a apporté des pièces d'écarlate, des chapelets, des pendules & des or-
s, il y avait une très-beille fem-

LA CACOMONADE. 91
me. N'en avez-vous pas entendu parler ?

LE BARON.

Point du tout. Nous ne sommes pas curieux de ces nouvelles-là. C'est le Diable, Monseigneur, qui se cache sous de pareilles figures.

LE MANDARIN.

Cela se peut ; mais il y est bien déguisé. J'étais sur le port à l'instant du débarquement. Je vis descendre cette femme de la chaloupe. Elle avait le nez si joliment applati ! Elle ferrait les paupières avec tant de délicatesse ! Sa bouche était si bien fendue , si agréablement coupée depuis la naissance d'une oreille jusqu'à l'autre ! & un pied , mon pere , un pied ! Mon pouce aurait rempli sa pantoufle. Je défie qu'on ait jamais rien vû de plus beau , depuis le fleuve Jaune , jusqu'au fleuve d'oubli.

LE BARON.

L'intervalle est pourtant bien long entre ces deux fleuves-là.

LE MANDARIN.

N'importe. J'admirais l'économie de la Nature, en voyant ce petit pied-là. Quelles délices, disais-je en moi-même, si les proportions sont exactement suivies par-tout !

Je m'apperçus bientôt que la Nature était sujette à s'oublier, & je voudrais bien n'avoir acquis d'expérience que sur ce point-là. La belle Etrangere avait été insultée par un Matelot. Dès qu'elle sçut que j'étais le Gouverneur, elle me demanda vengeance. Je lui propofai des conditions ; elle les accepta. J'ai fait punir le Matelot. Je me suis cru le plus heureux des hommes. Le pauvre Diable a eu la *Cangue* ; & moi, mon Pere, bien autre chose.

LE BARON.

C'est Dieu qui vous punit, Monseigneur. Il ne veut pas qu'on ait trop de complaisance pour les femmes. Il a dit, *non mœchaberis*, & vous souffrez justement....

LE MANDARIN.

Mon Pere, je ne sçais si c'est Dieu qui m'a rendu malade ; mais je vois bien qu'il faut que les hommes me guérissent. Nos Médecins refusent de m'entreprendre : on vous dit habile ; l'êtes-vous assez pour m'indiquer un remède ? Je vous prendrai trois grosses de chapelets , & je vous donnerai cent livres de thé Peco, qui n'aura point été bouilli.

LE BARON.

Allons , voyons. Quoique nous soyons peu sujets aux maladies, nous portons toujours avec nous de toutes sortes de remèdes , comme quantité d'autres choses que nous faisons accepter aux autres , & dont nous n'usons pas. Il s'agit ici de choisir une méthode,

LE MANDARIN.

Mais il semble qu'il faut prendre la meilleure & la plus connue.

LE BARON.

Cela est bientôt dit ; mais croyez-vous le choix si aisé ? De toutes les méthodes que je connais, il n'y en a pas une qui ne soit appuyée & combattue par de grands noms, par de forts exemples & par de beaux raisonnemens.

LE MANDARIN.

Les noms & les raisonnemens ne font rien. Il ne faut s'arrêter qu'aux exemples.

LE BARON.

Oui, à la Chine. Mais il y a des Pays où l'on pense tout autrement. Pour peu qu'une chose puisse paraître utile, on commence d'abord par demander de qui elle vient. On argumente ensuite pour prouver qu'elle est mauvaise ; & si enfin on avoue qu'elle est bonne, c'est toujours le plus tard qu'on peut. Présentement, de quelle façon voulez-vous être traité ? Est-ce par les frictions ?

LE MANDARIN.

Qu'entendez-vous par-là ?

LE BARON.

Je prendrai un peu de cet onguent qu'on appelle du *Neapolitanum*. Il est composé de graisse & de mercure. Je vous en frotterai tous les jours une certaine portion du corps. Au bout de quarante jours, vous vous trouverez couvert d'une croute huileuse, depuis le talon jusqu'à la clavicule, & depuis les omoplates jusqu'au bout des ongles. Vous ferez gras, puant, insupportable à vous-même.

LE MANDARIN.

Mais guérirai-je enfin ?

LE BARON.

Il y a lieu de s'en flatter.

LE MANDARIN.

N'y aura-t-il pas d'inconvéniens à craindre ?

LE BARON.

Pardonnez-moi. Votre tête s'enflera prodigieusement. Vos dents s'ébranleront & tomberont peut-être. Vous aurez les gencives & la gorge ulcérées. Vous rendrez une quantité de salive effrayante. Vous pourrez en perdre, ou un œil, ou un bras, ou une jambe, ou la lnette, (a) comme le défunt Roi de glorieuse mémoire F.... P....., & beaucoup d'autres qui, avec moins de réputation, n'ont pas eu plus de bonheur.

LE MANDARIN.

Mon pere, je ne veux point de frictions.

LE BARON.

On pourrait les modérer, en vous les administrant par extinction. Il faudrait toujours vous froter, mais avec plus de ménagement. Je vous ferais prendre du lait quelquefois,

(a) Lettres de Gui Patin, let. 133.

pour suspendre l'effet du mercure, s'il est trop fort. Vous cracherez moins, vous enflerez moins, vous puerez moins. Cela est plus commode.

LE MANDARIN.

Y aura-t-il quelque péril ?

LE BARON.

Le plus grand sera de ne pas guérir.

LE MANDARIN.

Oh ! oh !

LE BARON.

Sans contredit. Le remède étant plus doux, sera aussi moins actif. Les molécules bienfaisantes ne pourront pas aller chercher aussi avant les parties imprégnées du venin. Pour peu que celui-ci soit abondant, il en restera assez pour vous rendre bientôt beaucoup plus mal que vous n'êtes. Dans cinq ou six ans *après quelque intervalle lucide*, vous vous trouverez de nouveau *constitué malade*, comme dit quelque part un très-habile

98 LA CACOMONADE.
Professeur d'Eloquence en l'Univer-
sité de Paris.

LE MANDARIN.

Cela est désolant. Ah , mon ami ,
qui l'aurait dit , en voyant un si petit
pied !

LE BARON.

N'en dites pas de mal : ce n'est pas
lui qui vous a blessé. Au reste , ne
vous désespérez pas : vous pourriez
essayer de la fumigation.

LE MANDARIN.

Comment s'y prend-t-on ?

LE BARON.

On vous mettrait debout & tout
nud dans une boëte de sapin bien
close , dont vous ne sortiriez que la
tête. Par en-bas , on vous passerait
sous les fesses un rechaud allumé avec
du mercure sur les charbons. Ce fluide
volatilisé par le feu , retenu autour de
vous par la machine , & par un grand
manteau dont elle serait couverte , pé-

nétrerait peu à peu dans les pores, Vous sueriez beaucoup, & peut-être à la fin vous vous trouveriez guéri. Il y a des gens qui ont eu lieu de se louer de cette méthode.

LE MANDARIN.

Elle n'est pas de mon goût. En vérité, voilà qui est étrange. Vous êtes si habile, & tous vos secrets se réduisent à faire enfler la tête, ou à ne procurer qu'une guérison incertaine, ou à mettre un réchaud sous le cul.

LE BARON.

Attendez, je ne suis pas au bout. On pourrait vous traiter avec les panacées, avec plusieurs sortes d'æthiops minéral. On pourrait vous donner une solution de mercure par défaillance, ou des teintures d'or & d'argent. Je n'ai pas de tout cela : mais notre Frere Apoticaire vous en fera, si vous voulez.

LE MANDARIN.

Eh morbleu , laissez-là ce qu'on pourrait faire , & dites-moi ce qu'il faut que je fasse.

LE BARON.

Voulez - vous m'en croire ? Vous voyez cette petite boîte rouge : à votre place , je m'en tiendrais-là.

LE MANDARIN.

Elle contient un grand nombre de boules grises. Comment les appelez-vous ?

LE BARON.

On les nomme en Europe , *Dragées de Keifer*. M. Keifer est un Praticien Allemand & mon compatriote , qui a imaginé une composition toute nouvelle contre la maladie dont vous vous plaignez. Si vous m'en croyez , vous ferez usage de sa recette. Je vous gouvernerai , vous guérirez certainement.

LA CACOMONADE. 101

LE MANDARIN.

En êtes-vous bien sûr ?

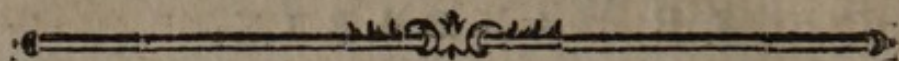
LE BARON.

Si sûr que ce n'est qu'après votre guérison que je veux les cent livres de thé.

LE MANDARIN.

Je compte sur votre parole. Je m'en tiendrai aux boîtes rouges. Al-
lons, je vais commencer sur le champ
à me traiter. Vous devez tout atten-
dre de ma reconnaissance.





CHAPITRE XIII.

*Prodigieux progrès de la Cacomonade.
Moyens à prendre pour s'en défaire.*

ON vient de voir ci-dessus que les Compagnons du Révérend Pere Baron de Thunderthentronck avaient porté le secret & la réputation de M. K. . . . jusqu'à la Chine, avec la poudre fulminante, les *Agnus Dei* & les larmes Bataviques. On lui a entendu faire l'éloge en peu de mots de ces fameuses dragées, & en recommander l'usage à son Profélite. Cela semble un peu contredire ce que nous avons dit au Chapitre X. On y trouve que toutes les ressources imaginées jusqu'ici, sont peu efficaces & insuffisantes.

Mais nous avons parlé de leur insuffisance, quant à l'espèce des hommes en général, quant à la totalité des accidens qu'ils ont à craindre en

commun, & non pas relativement à chaque individu. Il est certain qu'on réussit à rétablir les Particuliers. On les lave de la souillure qu'ils ont contractée avec imprudence. On leur ôte ce qu'ils ont acquis; on leur rend ce qu'ils ont perdu, à l'innocence près, qui, comme l'occasion, n'a des cheveux que pardevant, & qu'on ne rattrape plus, dès qu'on l'a une fois laissée échapper.

Mais le genre humain n'en reste pas moins attaqué. La Cacomonade, semblable à l'hydre de la Fable, n'a pas plutôt perdu une tête, qu'elle en recouvre dix. Tandis que cent malades travaillent à s'en défaire, mille la recherchent avec empressement; de sorte que, malgré les flots d'argent liquide dont on inonde l'Europe, la nécessité de l'employer devient chaque jour plus pressante & plus sensible. On ne réussira jamais à s'en délivrer, qu'en écrasant d'un seul coup le monstre qui nous dévore les entrailles. C'est, comme on vient de le dire, une hydre qui se multiplie par

ses pertes mêmes. Pour l'exterminer, il faut couper à-la-fois toutes ses têtes. Pour l'empêcher de renaître, il est nécessaire d'y appliquer le fer & le feu sur le champ.

Les Gouvernemens deviendront, dès qu'ils auront le courage de le vouloir, des Hercules capables de cette opération héroïque & salutaire. Il ne s'agira pour cela, de leur part, que de renouveler, & sur-tout de veiller à faire exécuter des précautions prises depuis long-temps à ce sujet, & autorisées par le consentement des anciens Peuples dans des occasions bien moins intéressantes.

Les lépreux, chez les Juifs, étaient bannis de l'enceinte des Villes. Il y avait peine de mort contre ceux qui se hafardaient à y rentrer. On leur ôtait le maniement des affaires. On les sequestrait de la société humaine; & quoiqu'un des privilèges de leur état fût de ferrer avec plus de force les nœuds du lien conjugal, comme on l'a vû, on exigeait qu'ils allassent porter au loin leurs talens & leurs démangeaisons.

Cette politique sage a été depuis imitée dans tous les Pays curieux de leur conservation. En France même on en a fait usage d'abord contre la lépre, quand elle eut jugé à propos de se transplanter des bords de la Mer morte sur ceux de la Méditerranée, & qu'elle eut passé du Jourdain dans la Seine. On s'en souvint ensuite à la première descente de sa rivale de l'Amérique. Les Magistrats infatigables, qui veillent au repos & à la sécurité des Habitans de Paris, rendirent contre cette production de Saint-Domingue les Arrêts les plus sévères. Ils firent des Ordonnances pour en défendre le transport dans l'intérieur de la Ville, & en faciliter la prompte exportation. Dès avant l'an 1498, on trouve des Réglemens de Police qui tendent à cet objet.

Ils commandent à toutes personnes suspectes d'alliance avec la Princesse de l'Amérique, à quiconque s'est laissé surprendre à ses artifices, de quitter Paris dans les vingt-quatre

heures, sous peine de la hart. On annonce qu'il se trouvera à la porte par laquelle il leur est enjoint de sortir, des distributeurs chargés de leur donner à chacun quatre sols parisis, pour les indemniser des frais du voyage. Les riches même, & les Naturels du Pays, sont exclus des rues, sous peine, s'ils y sont rencontrés, d'être jettés dans la Riviere (a). On les renferme dans leurs maisons, s'ils en ont, ou dans des édifices publics consacrés à cet usage, s'ils n'en ont pas qui leur appartiennent. On se charge de les y fournir de vivres, & de tous les secours qu'exige leur état, jusqu'à ce qu'ils ayent abjuré le joug de l'Ennemie, & qu'ils se soient mis en état de figurer dans la société, sans rougir, ou sans la troubler.

Tels sont les Réglemens qu'il faut se hâter de remettre en vigueur avec quelque modification pourtant. Il est très-bon de punir de la hart tous

(a) Voyez les Registres du Parlement & du Châtelet.

ceux ou celles qui , après un certain temps marqué pour les purifications , oferont reparaître avec des fouillures. Mais ce ne ferait pas assez de leur donner quatre sols parisis pour leur voyage. Tout ce qu'on y gagnerait , ce ferait de les envoyer planter la Cacomonade chacun dans leur Pays. Elle s'y multiplierait , pour peu que le terrain fût favorable à sa propagation. On en verrait bientôt les fruits refluer vers la Capitale avec impétuosité.

Il ne suffit donc pas de chasser les Sujets de l'Etrangere. Il est bien plus sûr & bien plus raisonnable de les arracher à cette sujétion importune. Il faut leur ouvrir des asyles où ils puissent s'affranchir sans inquiétude, & que la facilité d'y briser leurs fers leur en fasse naître l'envie. Il faut établir dans chaque Ville ou Bourg , un lieu considérable, une maison où tout repentant, quel qu'il soit, puisse être reçu & admis à faire pénitence. Il faut qu'on soit maître de payer ou de ne pas payer, d'y rester connu ou in-

108 LA CACOMONADE.
connu. Il faut qu'on y admette les
gens de tout âge, de toute condi-
tion, même avec des masques, s'il
s'en présente. Comme ce ne sont pas
essentiellement les visages qui ont be-
soin de secours, il est clair que les as-
sistans n'ont pas besoin de les con-
naître, pour soulager ceux qui les
implorent.



 CHAPITRE XIV.

Réponse à quelques objections qu'on pourrait faire contre les moyens de supprimer la Cacomonade.

ON se récriera sans doute sur ces établissemens. On dira que dans un temps où l'Etat n'a pas d'or pour ses besoins, il ne sçaurait ainsi prodiguer le vif-argent pour ceux de ses membres. Ceux qui parleraient ainsi, seraient des Politiques bien cruels, ou des raisonneurs bien peu instruits de la véritable économie.

Si la peste était à Marseille, l'indigence de l'Etat empêcherait-elle qu'on n'y fît marcher des troupes ? Ne trouverait-on pas de l'argent à y envoyer, ou pour secourir la Ville, ou pour en interrompre la communication ? Or la Cacomonade est vraiment bien pire que la peste.

Celle-ci n'attaque que la génération

YIO LA CACOMONADE.

présente. L'autre anéantit, ou du moins abâtardit presque sûrement les générations futures. L'une a l'abord effrayant. La sagesse peut s'en défendre; il y a des précautions certaines pour l'écartier. L'autre ne marche qu'avec le plaisir; elle commence par aveugler la sagesse, & finit par la renverser. Elle a donc bien plus de facilité pour se répandre. Elle a des suites plus funestes. Elle exige donc encore plus de soins du Gouvernement.

Ces soins ne seraient pas aussi dispendieux qu'on se l'imagine. D'abord on a les anciennes Léproseries dont on pourrait affecter les revenus & les bâtimens à cette œuvre utile. Ce ferait suivre l'intention des Fondateurs. La Cacomonade a succédé à la lèpre. Elle doit recueillir les fruits de cette riche succession. On ne sçaurait lui contester ses titres.

Ensuite, qui doute qu'au premier bruit de ce projet, la charité publique ne s'éveillât? Combien de Princes de l'Eglise, de Pasteurs vigilans, s'empresseraient, par un zèle défintéressé,

à préparer un asyle contre des maux dont ils souffrent, dès que leurs ouailles en sont attaquées ! Combien de dévotes imiteraient leur exemple ! Avec quelle éloquence les Directeurs ne prêcheraient-ils pas la nécessité de multiplier des établissemens destinés à cacher des faiblesses, ou à mettre la force en état de se reproduire sans danger ? Il est certain que ces retraites seraient bientôt les maisons du Royaume les plus riches, comme les plus fréquentées. Elles deviendraient en très-peu de temps l'entrepôt le plus commode pour secouer le joug de la Cacomonade, comme L..... a été jusqu'ici le plus sûr pour s'en charger.

La facilité de la première opération rendrait criminel le refus de s'y prêter. La Justice ne ferait rien que d'équitable, en prononçant la peine de mort contre ceux qui en seraient convaincus. Il y a cependant des cœurs tendres, chez qui la douceur dégénère en faiblesse. Ils s'allarmeront de cet Ar-

rêt sévère. Ils ne verront pas de proportion entre le châtiment & la faute.

Il est si doux, si naturel, diront-ils, de braver les risques dont elle est la suite. Serait-il juste de punir par un supplice honteux une erreur d'un moment ? Pourrait-on se résoudre à donner la mort à un Etre raisonnable, parce qu'il aura joui mal-à-propos de la vie ? Voici ce qu'on pourrait leur répondre.

Je conviens, Messieurs, que mon avis peut paraître dur. Mais examinez donc ce qui se passe sous vos yeux. Qui sont ces misérables que vous voyez enchaînés en calotte rouge sur des Galeres ? Qui sont ceux dont l'exécution fait courir tant de peuple dans les Places publiques. Il y a parmi eux des gens qui ont fait la fraude, la contrebande. La Loi s'arme d'une rigueur inflexible, & les condamne sans pitié.

Mais, je vous prie, y a-t-il une plus terrible contrebande que la Cacomonade ? Peut-on mettre l'intro-

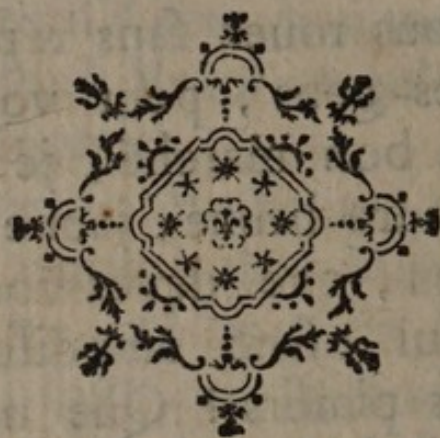
LA CACOMONADE. 113
duction de ses présens en parallèle avec celle du tabac de Hollande ou d'Espagne ? La cochenille, toute rouge qu'elle est, peut-elle soutenir la comparaison avec de certains boutons pourprés, qu'il n'est pas honnête de nommer ?

Si vous faites ramer, si vous pen-
dez, si vous rouez sans répugnance de pauvres gens, pour vous avoir apporté à bon marché, je ne sçais quelle poudre brune, jaune ou couleur de feu, que devez-vous donc à ceux qui osent empoisonner la source des plaisirs ? Que ne ferez-vous pas à des audacieux qui se hazardent à porter le deuil dans le sanctuaire de la volupté, & les larmes dans le séjour de la joie ?

L'humanité éclairée ordonne sans doute leur punition en faveur de l'humanité souffrante. Il faut donc, sans hésiter, marquer un temps fixe, après lequel personne ne sera plus reçu à se montrer affligé d'un accident dont il aura pu se délivrer.

114 LA CACAMONADE.

Il faut traiter la Cacamonade comme marchandise étrangere, & en confisquer les porteurs sans miséricorde.



 CHAPITRE XV.

*Précautions à prendre pour empêcher
la rentrée de la Cacomonade, &
Conclusion de cet Ouvrage.*

CE ne serait pas encore assez que de prohiber les effets suspects. Il faudrait aussi des précautions pour en empêcher l'entrée. Il faudrait des Bureaux, des Commis, des Gardes pour veiller sur les paquets propres à receler cette triste espèce de contrebande; & c'est à quoi j'ai pourvu.

L'Empereur Heliogabale ou Elagabale, fameux par son grand nez, avait, dit-on, établi un Sénat de femmes. Cette auguste Compagnie devait juger toutes les affaires du sexe. C'est devant elle qu'on rapportait les petites querelles, les tracasseries de ménage, les brouilleries entre les Amans. Elle décidait aussi en dernier ressort des modes, des coëffures, des

ajustemens de toute espèce. C'est cette politique que je voudrais qu'on pût imiter dans Paris, dans toute la France, & même dans toute l'Europe.

On y a placé par-tout des corps-de-garde chargés de veiller pour l'intérêt des Fermiers. On y voit des chaînes de surveillans qui se donnent la main de toutes parts pour éloigner les fraudeurs, & déconcerter leurs ruses. Il y a une liaison intime entre ces détachemens qui hérissent les frontières & les compagnies opulentes, qui recueillent dans le centre le fruit de leurs soins. Ne pourrait-on pas imiter aussi cette Police dans l'établissement dont il s'agit ?

On formerait dans les Capitales des Bureaux d'un nombre de filles instruites, qui auraient gagné leur vétérance à l'..... Ce ne seraient ni les trois Graces, ni les neuf Muses. Ainsi on pourrait les composer de quarante, comme l'Académie françoise, ou de soixante, comme la Ferme générale. On n'y admettrait que les meilleures connaisseuses, les plus stillées aux exercices du magasin, les

plus familiarisées avec les caractères de la fraude, & les plus propres par conséquent à la découvrir, malgré l'adresse des Contrebandiers.

A l'instar de ce Bureau général, on en formerait d'autres particuliers dans les Villes de Province & sur tous les passages; ce qui entretiendrait entre la tête & les membres une correspondance aussi utile qu'instructive. Ces redoutables Assemblées tiendraient leurs séances tous les jours soir & matin. Tout Etranger, arrivant sur la frontière, serait tenu d'y venir faire sa déclaration.

C'est-là qu'il serait visité sans ménagement. Suivant son état, on lui expédierait un *passé-debout*, ou bien on marquerait d'un cachet la marchandise prohibée, afin qu'on ne pût en faire usage, jusqu'à ce qu'elle eût été parfumée dans la maison salutaire où on l'enverrait.

Le beau sexe ne serait pas exempt de cette cérémonie. Elle paraîtrait gênante d'abord; mais on s'y accoutumerait bientôt. On s'est bien habi-

tué à voir à chaque porte des mains grossières, & quelquefois infidèles, se promener dans les malles, en déranger l'ordre, & gâter souvent sans retour ce qui y est renfermé. Il faudrait peu de temps pour s'habituer à sentir des mains douces, & façonnées par un long usage à rendre leurs atouchemens agréables.

Il faut remarquer qu'en composant ainsi les Bureaux de femmes éclairées, & connues pour l'être, on remédierait aux inconvéniens qui naîtraient de toute autre administration. Il n'y a point de femme qui eût à rougir d'être soumise à l'inspection des personnes de son sexe. On ne rencontrerait point d'homme qui refusât de se produire sous les yeux d'un Tribunal fameux par son expérience. Il n'y aurait donc aucune difficulté. La pudeur & la santé des deux sexes se trouveraient par-là à couvert des atteintes qui pourraient, ou effaroucher l'une, ou altérer l'autre.

Voilà mon projet tel que je l'ai

conçû. Je le soumetts aux lumieres des Politiques devenus nombreux dans ce siècle de Philosophie. Je puis affurer que j'ai eu en vûe uniquement l'utilité publique, & le bien du Monde entier, qui est devenu ma Patrie. Je fais des vœux pour qu'il parvienne entre les mains des gens en place. Je souhaite que leur intérêt particulier les porte à concourir, en l'adoptant à l'avantage général.

Pour vous, Mademoiselle, s'il est jamais adopté, on n'oubliera point que c'est sous votre nom qu'il a paru pour la premiere fois. Tout Paris vous nommera par acclamation à une place dont vos travaux vous ont déjà rendue digne. Je vous verrai, avec une joie indicible, briller à la tête du Sénat auguste dont je viens de donner le plan. Vous deviendrez l'Inspectrice des armemens de Cythere, & la Pilote des amours. Vous apprendrez à la jeunesse à voguer sans péril sur l'Océan

orageux des plaisirs, en dirigeant son gouvernail avec l'art que donne l'expérience. Vous lui montrerez à éviter des écueils que vos pareilles ont, comme dit un grand homme, *souvent marqués par leurs naufrages.*

F I N.

7





